

LE TERROIR

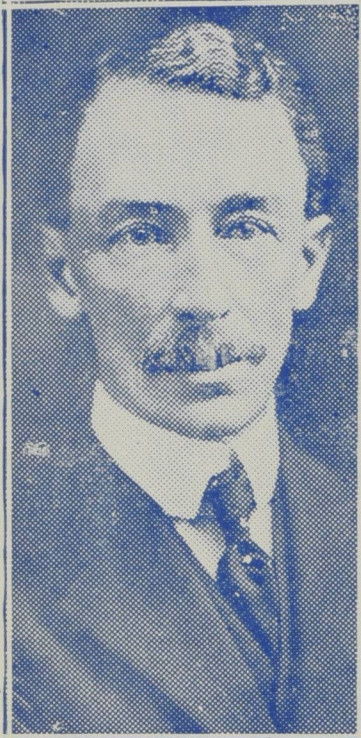
REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

VUE PARTIELLE DU VIEUX QUEBEC "INTRA MUROS"



Photo Canadian Airways Ltd, Montréal — Canada

Au premier plan, on remarque la Maison Price, le monastère des Dames Ursulines, le Palais de Justice, la cathédrale anglicane, l'hôtel Ste-Ursule, le Château Frontenac, les jardins du fort et, vis-à-vis, les jardins Mont-Carmel; plus à l'ouest, les glacis et le bastion du roi où flotte le drapeau britannique.



La PROVINCE

avant les PARTIS

Faisant appel en ces temps exceptionnels à toutes les bonnes volontés et aux électeurs sages des deux partis, le gouvernement Taschereau croit pouvoir se placer en cette heure solennelle au-dessus de la POLITIQUE.

Lisez ce qu'il a fait :

C'est l'histoire du progrès de Québec et de l'avancement des nôtres en ces dix dernières années.

Lisez ce qu'il fera :

Ce sont les promesses solennelles d'un gouvernement qui n'a jamais manqué à une seule de ses promesses.

CE QUE TASCHEREAU A FAIT

Les onze ans du régime ont été onze ans de SURPLUS. Chaque année, depuis onze ans, les finances du Québec ont accusé un surplus substantiel, soit un total de \$22,532,119.88. Ce sont ces magnifiques surplus, fruit d'une sage administration, qui ont permis les réalisations extraordinaires que la Province a connues dans tous les domaines.

Bonnes Routes

\$120,000,000 dépensés à construire 13,658 milles de bonnes routes.

Entretien de toutes les grandes routes aux frais du gouvernement.

En conséquence:

Des centaines de millions dépensés chez nous par les touristes.

Valeur de propriété rurale augmentée.

Accès facile aux marchés.

Agriculture

Hôtellerie rurale, etc.

Programme admirable d'économie rurale, (Drainage, Engrais, semences, primes et concours, etc.)

Amélioration des troupeaux, qui ajoutera 50 millions au revenu annuel des cultivateurs.

Ecoles d'Agriculture, Fermes modèles, Prêt agricole réduit à 5%, Primes de toutes sortes.

Pour les Ouvriers

Loi généreuse de compensation pour accidents du travail.

Liberté d'association.

Bureaux gratuits de placement.

Hygiène et inspection des ateliers.

Dispensaires et cliniques.

Réglementation du travail des femmes et des enfants.

Prévention des accidents.

Assurances sociales.

Assistance Publique

\$17,000,000 aux hôpitaux en capital.

\$3,500,000 par année: aux hôpitaux, hospices de vieillards, sanatoria pour tuberculeux, maisons de refuge, etc.

Autres Initiatives

Unités Sanitaires.

Loi des régie des alcools.

Prohibition de l'exportation d'énergie électrique.

INSTRUCTION PUBLIQUE

Ecole des Hautes Etudes Commerciales — Ecoles techniques et polytechniques — Ecoles primaires — Octrois aux universités, collèges classiques, écoles d'agriculture — Arts et métiers — Bourses d'Europe

POUR LE CHOMAGE

Taschereau vient d'obtenir que les chantiers de coupe augmentent leurs activités cet hiver et payent \$5,000,000 de gages de plus qu'à l'ordinaire, employant des milliers d'ouvriers additionnels.

Plus de 30,000 hommes affectés aux travaux de voirie, sans parler de ceux qui seront employés sous peu à la construction des ponts et des bâtisses publiques.

Taschereau inaugure un programme de Retour à la Terre. A tous ceux qui s'établissent sur la terre, le gouvernement fournit aide généreuse (don d'une charrue, d'un cheval, d'une vache, de graines de semence). En plus, primes de labour, de résidence et de défrichement.

CE QUE TASCHEREAU FERA

- (a) Un programme d'économie rurale, adapté aux conditions actuelles et locales, promet de développer au centuple notre agriculture et d'augmenter le revenu de nos cultivateurs.
- (b) Une loi d'Assurances Sociales, (pensions de vieillesse, etc.) est à l'étude en ce moment par une commission d'économistes et de chefs ouvriers de première valeur.
- (c) Ecole d'agriculture dans chaque comté, où l'enseignement technique agricole sera mis sur un pied d'égalité avec l'enseignement général.

- (d) Programme de retour à la terre.
- (e) Encouragement généreux donné à la fabrication du beurre et du fromage.
- (f) Développement plus intense du tourisme.
- (g) Achèvement du réseau routier.
- (h) Développement de nos ressources minières.

Plus que jamais, notre province a besoin d'un homme qui a fait ses preuves

Réélisons TASCHEREAU: C'est notre intérêt

Le Comité Central Libéral, 23 rue Saint-Jacques Ouest, Montréal.

LES GRANDES LOIS TASCHEREAU

RÉGIE DES LIQUEURS ALCOOLIQUES

(COMMISSION DES LIQUEURS)

Quelques chiffres éloquentes

Aux recettes de la Commission provenant de la vente des liqueurs alcooliques et des vins, s'ajoute le revenu des saisies et de l'octroi des permis. Le montant des ventes, qui était de \$15,212,801 en 1921-22, s'élevait à \$29,539,966 en 1929-30. Au cours de ce dernier exercice, l'octroi des permis et les saisies ont rapporté à la Commission un revenu net de \$1,644,515.

Revenus annuels de la Commission des Liqueurs

Années	Ventes	Revenu des saisies et permis (1)	Total
1921-22	\$ 15,212,801	\$ 1,175,909	\$ 16,388,710
1922-23	19,698,773	1,236,498	20,935,271
1923-24	19,812,781	1,337,273	21,150,054
1924-25	17,887,588	1,327,516	19,215,104
1925-26	19,018,299	1,375,155	20,393,454
1926-27	22,425,136	1,484,087	23,909,223
1927-28	24,229,624	1,451,840	25,681,464
1928-29	27,007,430	1,644,515	28,651,945
1929-30	29,539,966	1,611,321	29,151,287
Totaux	192,832,398	12,644,114	205,476,512

(1) Déduction faite des frais occasionnés par la mise en vigueur de la loi.

Les deux tableaux qui suivent ont pour but de montrer l'emploi qui a été fait des revenus de la Commission des Liqueurs. Le tableau suivant établit d'abord le bénéfice commercial réalisé. A cette fin, les sommes dépensées pour achats de stocks, les dépenses commerciales, les frais généraux et les montants versés au gouvernement fédéral pour taxes de vente, d'accise et douanes ont été déduits du total des ventes.

Bénéfice commercial réalisé.

Années	Achat de stock, dépenses commerciales, frais généraux	Taxe de vente, d'accise et douane	Bénéfice commercial
1921-22	\$ 7,186,355	\$ 5,166,436	\$ 2,680,010
1922-23	9,804,515	6,566,000	3,328,258
1923-24	7,983,777	7,411,907	4,417,097
1924-25	7,104,373	6,648,545	4,134,665
1925-26	7,320,879	7,276,085	4,421,335
1926-27	8,897,214	8,234,009	5,293,913
1927-28	9,314,300	8,757,476	6,157,848
1928-29	9,629,059	9,334,619	8,043,752
1929-30	9,770,707	9,299,967	8,469,292
Totaux	77,011,184	68,695,044	47,126,170

En ajoutant au bénéfice commercial réalisé le revenu des saisies et de l'octroi des permis, on obtient le revenu net

total qui est indiqué au tableau ci-dessous ainsi que l'emploi qui en a été fait. Une partie est versée au Gouvernement provincial ou dépensée pour lui au compte de capital et la balance est portée au compte de réserves et surplus.

Distribution du revenu net de la Commission des Liqueurs.

Années	Revenu net	Versé au gouvernement provincial	Réserves et surplus
1921-22	\$ 4,035,919	\$ 3,892,398	\$ 143,521
1922-23	4,564,756	4,369,875	194,881
1923-24	5,754,370	4,200,596	1,553,774
1924-25	5,462,181	5,000,967	461,214
1925-26	5,796,490	5,747,332	49,158
1926-27	6,778,000	6,028,302	749,698
1927-28	7,609,688	6,500,000	1,109,688
1928-29	9,688,267	8,000,000	1,688,267
1929-30	10,080,613	10,280,728	200,115
Totaux	59,770,284	54,020,198	5,650,086

La Commission des Liqueurs ne peut accorder de permis pour la vente du vin et de la bière dans les municipalités où un règlement de prohibition est en vigueur; dans les municipalités de plus de 5,000 âmes où il n'y a pas de règlement de prohibition, mais dont le conseil municipal décide par règlement qu'aucun permis ne sera accordé dans les limites de sa juridiction; dans les municipalités de moins de 5,000 âmes, à moins que le conseil municipal ne le demande par un règlement approuvé par la majorité de ses électeurs. Le nombre des municipalités avec permis s'élevait à 306 en 1928-29 comparativement à 249 en 1921-22.

LES BONS EFFETS DE LA LOI SONT ETABLIS

Le but du Gouvernement, en établissant la régie des liqueurs alcooliques, était de promouvoir la tempérance en encourageant notre population à consommer des vins légers de préférence aux spiritueux. Durant l'année 1924-25, on note une diminution sur l'année précédente, de 7.4% dans la vente des boissons fortes et une augmentation de 14.2% dans celle des vins. Depuis cette date, il y a eu augmentation de 38% dans la consommation des liqueurs fortes et de 126% dans celle des vins. Il faut considérer cependant que la province de Québec reçoit chaque année une population flottante étrangère de plus en plus considérable. De plus, les observations recueillies démontrent que les ventes de spiritueux, se font dans les magasins à clientèle étrangère.

La tableau suivant donne maintenant le nombre des condamnations pour ivresse depuis la mise en vigueur de la "Loi concernant les liqueurs alcooliques". Il fournit en même temps, sur ce point, une comparaison entre les différentes provinces canadiennes.

NOMBRE DE CONDAMNATIONS POUR IVRESSES, PAR PROVINCES

PROVINCES	1920	1921	1922	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1929
Ile du P.-Edouard	120	144	162	164	94	112	168	182	263	406
Nouvelle-Ecosse	3140	2156	1492	1392	1456	1466	1898	2053	2176	3284
Nouv.-Brunswick	1882	1264	1088	1074	1176	1171	1234	1397	1285	1814
Québec	11863	9944	7103	6260	6146	6342	5364	7000	6362	8328
Ontario	15021	14498	10063	11370	12993	11811	13752	14334	15931	17620
Manitoba	2330	1429	1623	1680	1948	1948	1871	1883	1863	1830
Saskatchewan	919	708	816	884	505	668	487	618	1014	794
Alberta	1536	1838	1608	1277	1464	1374	1413	1182	1538	1810
Col.-Britannique	2948	2379	1081	1443	1545	1844	2114	2496	2758	2898
Yukon	10	2	12	21	11	15	16	26	34	42
Canada	39769	34362	25049	25565	27338	26751	28317	31171	33224	38826

REDIGER son TESTAMENT

est la chose la plus importante de la vie

Avez-vous pensé au vôtre?

Consultez-nous

Société d'Administration et de Fiducie

Administratrice et fiduciaire

5 est, rue St-Jacques, - MONTREAL

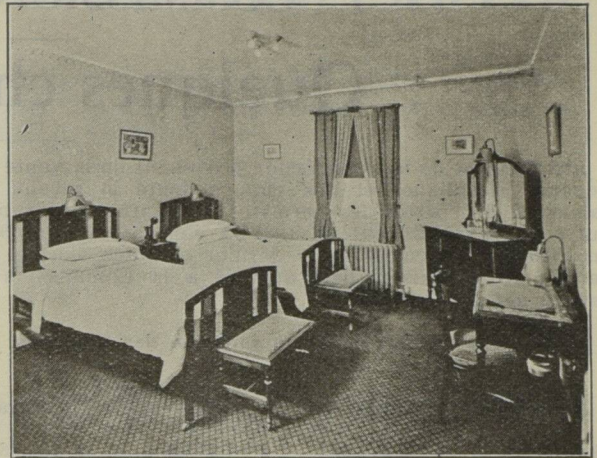
72, Côte de la Montagne, - QUEBEC

IMMEUBLES CREDIT FONCIER

FRANCO-CANADIEN

HOTEL PENNSYLVANIE

Chambre montrant le confort de cette
Hôtellerie.



Située au centre de Montréal, près des théâtres, des magasins, des églises et des endroits historiques. Située sur la rue St-Denis, près de la rue Ste-Catherine. C'est le rendez-vous préféré des touristes et des conventions.

CHAMBRE: \$2.00

HOTEL PENNSYLVANIE
Coin St-Denis et Ste-Catherine
MONTREAL

LE LAIT PUR



de saveur douce et agréable, est le bien des enfants, pourvu qu'il soit

**CLARIFIÉ
ET**

PASTEURISÉ

Protégez votre famille et tous ceux qui vous sont chers en demandant toujours la

MARQUE

**FRONTENAC
LAIT, CREME,
BEURRE,**

CREME GLACEE

Fournisseurs de la Goutte de Lait et du Château Frontenac.

La Laiterie Frontenac Limitée

142, de l'Église,

QUÉBEC

Tél. 7175 - 7176

Téléphone: 2-1925

Louis A. Pouliot, C.R., LL. D. Alfred Nadeau, C.R.

POULIOT & NADEAU

AVOCATS

BARRISTERS & SOLICITORS

93, rue St-Pierre,

- QUEBEC

Bureau 2-7595 Développement, Impression
Téls.: et Agrandissement

Rés. 2-1011

W. B. EDWARDS

PHOTOGRAPHE COMMERCIAL

225, rue St-Jean et 9 rue Buade - QUEBEC

Photographie panoramique Illustration de catalogue

ADMINISTRATION:

EUDORE CARON
Président

J.-O. DUCASSE
Gérant de circulation

Melle F. DIONNE
Secrétaire

Bureau à Montréal:
5462 ESPLANADE,
Tél.: CRescent 113
M. GEORGES BELANGER
Représentant Général

LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

Le Terroir, Limitée

41, Boulevard des Alliés,

-:-

Téléphone: 2-1229

REDACTION:

ALPHONSE DESILETS

Président.

G.-E. MARQUIS

Gérant.

EMILE BOITEAU, N.P.

Secrétaire.

Autres membres:

DAMASE POTVIN

J.-H. PHILIPPON

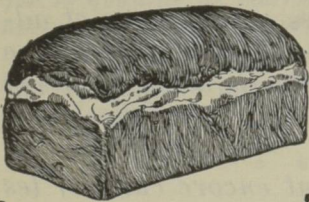
PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada: \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Un abonnement comptera pour une année entière s'il n'est pas refusé régulièrement par avis postal dès le premier numéro reçu. — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée, et adressés à 41, Boulevard des Alliés, Québec.

COLLABORATION

Tous les membres de la Société des Arts, Science et Lettres sont cordialement invités à nous fournir des articles ou des notes d'actualité: Variety is the spice of life.

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 90, avenue Lockwell, Québec.



Boulangerie Modèle

HETHRINGTON

PAINS et
PETITS PAINS

Biscuits,
Pâtisseries, Gâteaux

GROS ET DETAIL

Livraison de ville et de
campagne

Demandez nos listes
de prix

T. HETHRINGTON

— Limitée —

358-364, rue St-Jean

Tél. 2-6636 - Québec

Sommaire

	Pages
Un pays de Cocagne, <i>G.-E. Marquis</i>	4
D'un mois à l'autre, <i>Damase Potvin</i>	5
Noces d'argent journalistique	7
Chez nos poètes, <i>Cécile Chabot</i>	10
Le monument de Lesseps, <i>G. Ravit</i>	11
Le mouvement intellectuel, <i>Alphonse Désilets</i>	13
Salon de peintures à Victoriaville, <i>Adrien Desautels</i>	15
L'Echo musical et artistique, <i>J.-H. Philippon</i>	18
L'argent est rare <i>G.-E. M.</i>	19
La véritable Evangeline, <i>Edmond Montel</i>	20
Propos Littéraires, <i>Jules S. Lesage</i>	26
J'ai fait un beau voyage, <i>J.-L. Corriveau</i>	27

La Banque CANADIENNE NATIONALE

Capital versé et
Réserve. . \$ 14,000,000
Actif. . . \$155,000,000



**La grande banque
du
Canada français**



255 succursales au
Canada. 215 dans la Pro-
vince de Québec, 12 dans
la Cité de Québec.



Filiale à Paris:

**La Banque
Canadienne
Nationale**
(FRANCE)

14, RUE AUBER
PARIS

Notre personnel est
à vos ordres.

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUÉBEC

Vol. XIII No. 3

— BUREAU, 41, Boulevard des Alliés, QUÉBEC —

AOUT 1931

UN PAYS DE COCAGNE

Nous traversons, dernièrement, le pays des Bois Francs et celui des Cantons de l'Est, et nous avons été frappés par l'aspect de prospérité et de bon goût qui s'en dégage, et de propreté qui s'étale partout.

Tout d'abord, disons que la nature a été généreuse envers ce coin de terre et qu'elle l'a doué de tous les attraits qui peuvent le faire aimer davantage par ses autochtones et admirer sincèrement par le voyageur que le hasard amène dans ces parages. La terre y donne des fruits nombreux et les industries locales, sans être aussi actives que jadis, emploient encore bon nombre d'ouvriers.

Après s'être assuré le primo vivere, les gens des townships savent encore cultiver les beaux-arts et les lettres et se distinguer dans le domaine des travaux intellectuels.

Récemment, l'on a tenu, à Victoriaville, une exposition de tableaux de peintures du terroir exclusivement où ne figuraient pas moins de 345 toiles, dont quelques-unes fort remarquables. Madame J.-E. Perrault était la patronnesse de ce salon de peintures.

Puis, quelques jours après, à Sherbrooke même, la reine des Cantons de l'Est, le principal journal local, "La Tribune" accueillait, dans un succulent banquet, quelques 50 écrivains et amis des lettres qui venaient offrir leurs félicitations à cinq lauréats littéraires, dont deux sortis vainqueurs du Concours Levesque et trois autres de celui de la Société des Poètes.

Nous donnons, plus loin, quelques détails sur ces deux fêtes.

Nous sommes particulièrement heureux d'adresser nos félicitations à qui de droit et d'offrir aux organisateurs de ces fêtes de l'esprit, nos plus sincères remerciements. C'est par l'esprit que nous vivrons et que nous étendrons au loin la bonne renommée du pays.

Que chaque coin de terre canadienne, à l'instar des Bois Francs et des Cantons de l'Est, s'efforce de mettre en valeur les richesses qu'il possède, celles du sol tout aussi bien que celles du coeur et de l'esprit de ses habitants, et bientôt nous aurons jeté dans les cerveaux une semence qui ne manquera pas de produire la fierté et l'ambition nécessaires à la production d'oeuvres originales et remarquables par la conceptions et l'exécution.

G.-E. MARQUIS.

DU'N MOIS A L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

Il est assez curieux d'observer, d'année en année, les caprices du courant touristique qui est le plus intense en juillet et en août. Si l'on voulait nous permettre une comparaison quelque peu irrespectueuse, nous dirions que c'est un peu comme le mouvement migratoire de certaines espèces de gibiers qui, une année, se dirigent vers tel endroit, et l'année suivante, ailleurs, sans qu'aucune raison du moins perceptible à notre esprit, puisse expliquer ces capricieuses migrations.

On nous dit que cette année le Labrador canadien, la Côte Nord du Saint-Laurent, les côtes de la Gaspésie et celles de Terre-Neuve attirent les touristes par milliers et nous savons que chaque navire à destination de ces endroits est rempli de passagers venant de tous les points du Canada et des Etats-Unis. Des officiers de compagnies maritimes qui entretiennent des services, dans ces lointaines parties du pays, affirment que les affaires de ces différentes lignes de navigation dans le golfe vont se terminer, à l'automne, avec de beaux records à leur actif. Il est vrai que la quantité de marchandises transportée par ces navires est moins considérable que l'an dernier mais, par contre, les passagers sont beaucoup plus nombreux. On est même obligé à certains voyages, de refuser des cabines.

* * * *

Il est vrai que les côtes du fleuve et du golfe ont naturellement pour le voyageur qui préfère les voyages maritimes aux randonnées en automobile sur la terre ferme, une attirance irrésistible. Dans le fleuve et sur toute l'étendue du golfe, très rarement les passagers perdent la vue de la terre-ferme et les nombreuses escales que les navires doivent faire dans les différents ports de la côte et aux nombreux petits postes de pêcheurs, contribuent à rendre le voyage encore plus intéressant.

Mais il est également vrai qu'une fois la côte nord proprement dite, les vaisseaux ne peuvent se rendre très loin le long du littoral du Labrador pour la raison surtout que les cartes marines ne sont pas encore complètement dressées. Les navires terminent généralement leur itinéraire à Battle Harbour où se trouve, comme l'on sait, la mission Grenfeld qui attire, on le conçoit, nombre de touristes américains. Plus loin que cet endroit la navigation pourrait être dangereuse.

Pourtant, que d'autres postes de la Côte, plus au nord, devraient être de nature à attirer le touriste comme, par exemple, cette fameuse petite "Greenly Island" où voilà quatre ans, atterrissait, accidentellement, le gros trimoteur Bremen qui portait le brave baron Huenfeld et ses compagnons. Sur cette petite

île verte pendant plusieurs semaines les yeux du monde entier, peut-on dire, furent fixés.

* * * *

Les autorités du Ministère de l'Agriculture ont voulu continuer, cette année, la belle tradition inaugurée l'année dernière, d'une exposition d'ouvrage domestiques au centre même où cette industrie a toujours été, peut-on dire, la plus intense: à Charlevoix. Nous devons féliciter de cette initiative et les autorités de l'agriculture dans Québec et les messieurs de la Canada Steamship Lines qui ont conçu le projet de cette exposition maintenant annuelle et qui ont mis à la disposition des organisateurs leur magnifique manoir de la Pointe-au-Pic. Cette exposition des produits de l'industrie domestique est comme la pacifique revanche du passé sur le progrès qui, à cette pittoresque foire devra pour ainsi dire se replier sur lui-même pour constater qu'à maints points de vue, il n'a pas pu encore avec ses merveilles découvertes et ses géniales inventions éclipser le charme prenant des primitives industries domestiques du pays.

C'est surtout à l'hon. M. J.-L. Perron, ancien ministre de l'Agriculture que nous devons cette heureuse renaissance des petites industries domestiques. Dans son manifeste de rénovation agricole, l'ancien ministre de l'Agriculture disait: "On nous a demandé de faire revivre en cette province certains arts paysans qui donnent à nos campagnes un cachet si pittoresque. Québec est à peu près la seule province du Canada où les arts domestiques ont quelque chance de survivre. Pour en faciliter le développement, il faut, d'abord, fournir la matière première à nos fermières, c'est-à-dire, développer la culture des plantes textiles."

* * * *

C'est ce que le gouvernement a aussitôt fait en créant à certains endroits de la province des zones de culture de lin. L'hon. M. A. Godbout a tenu à suivre cette politique de son prédécesseur et il a même voulu attacher toute son attention aux développements et aux progrès d'une école spéciale fondée à Québec dans le but à la fois pratique et théorique de développer ces industries domestiques aussi pittoresques que rémunératrices. Or, il se trouve que les deux plus grandes compagnies de transport que nous ayons dans notre pays, le Pacifique Canadien et la Canada Steamship Lines ont pris les moyens d'aider le département de l'Agriculture et de hâter les bons résultats de la politique lancée par feu l'hon. J.-L. Perron. On a vu que la Cie du Pacifique Canadien donnait une grande place à ses produits de l'art domestique dans

ce grand festival qu'elle organise maintenant, chaque année, la plupart du temps à Québec, en faveur du folklore canadien, et l'on sait aussi combien les ouvrages domestiques de nos industrieuses fermières québécoises du bas du fleuve sont tenus dans les palais flottants et les hôtels de notre grande compagnie maritime fluviale. Ces deux compagnies tiennent à faire voir partout, dans leurs hôtels et dans leurs bateaux, nos tapis aux dessins variés fabriqués de bonne "catalogne", nos articles de literie, de toilette et de fenêtres aux rayures symétriques, ces fins draps de bonne toile de notre lin, ces flanelles de laine de nos moutons laurentiens, nos ceintures fléchées, enfin, tous ces articles de "homespun" qui n'ont plus de prix aujourd'hui chez le touriste américain.

Puisse donc ces expositions comme les organisent le département de l'Agriculture, par l'entremise du Service de l'Economie Domestique, la Canada Steamship Lines et le Pacifique Canadien — avoir pour résultat définitif de faire revivre de façon durable les arts du terroir dans tous les foyers canadiens.

* * * *

Nous nous souvenons avoir lu, naguère, une chronique québécoise dans laquelle l'on déplorait la disparition de la calèche à Québec. On connaît la calèche, cette antique voiture à deux roues qui fut toujours si populaire surtout parmi les visiteurs étrangers, notamment aux endroits de villégiature comme Québec et la Pointe-au-Pic, où, pourrions-nous dire, "trône" la calèche d'une façon souveraine. Il se peut qu'ailleurs, voire même à la Pointe-au-Pic, où nous ne savons pas ce qui se passe précisément, l'automobile ait quelque peu détroné la calèche et que certains vieux hangars recèlent présentement les carcasses de plusieurs de ces "drôles de voitures". Les cultivateurs qui en possédaient, les cochers des villages les auraient remises, sans regret, pour les remplacer par une belle limousine. Cela a pu se faire. Mais il ne faut pas proclamer que la calèche a entièrement disparu de la surface de notre province. Elle existe encore à Québec et elle roule même plus que jamais cette année, dans nos vieilles rues.

La calèche a une histoire, du moins à Québec. Il apparaît dans les archives de notre ville que nos calèches s'éclipsèrent, plus précisément, entre 1850 et 1880 ce qui fait tout proche d'un demi-siècle. Et l'on se demande même s'il est possible que Québec ait pu resté Québec pendant si longtemps sans calèches. Il faut le croire puisque c'est le bon Dr Hubert LaRue, ce consciencieux historien de nos rues québécoises, qui nous l'affirme dans sa "Pronomade Sentimentale dans la rue Saint-Jean" publiée vers 1880. Il constatait cette disparition et la déplorait amèrement. Nous ferions comme lui si, aujourd'hui, on venait nous affirmer que les calèches ont disparu de la ville. Mais il est loin d'en être ainsi.

* * * *

Plus tard, après 1880, il y eut un déclin dans la circulation de la calèche et l'on eut pu croire qu'elle avait disparu. Voilà une douzaine d'années, c'est à peine si l'on en voyait une de temps en temps dans les rues de Québec. Et notre ville, alors, on s'en souvient, était triste à mourir. Québec sans calèche, c'est comme le printemps sans fleurs. Les cochers l'ont compris, sans doute, puisqu'ils revinrent sou-

dain à cette originale voiture qui seule maintenant permet l'emploi des chevaux, les "rubber Tires" ayant complètement disparu de la circulation.

Toujours est-il qu'au cours de la présente saison, jamais les calèches ne furent aussi nombreuses. Et comme elles semblent fières de défier les orgueilleuses limousines automobiles et les "sight Seeing Cars" des compagnies de transport! Aussi, les a-t-on fait belles et avenantes dans leurs belles couleurs crème et verte!

On pourrait croire à de l'exagération si l'on disait que ce qui fait la réputation de Québec, au point de vue du tourisme, c'est la calèche. Combien d'Américains viennent à Québec uniquement pour faire un tour de calèche comme les Anglais vont à Biskra pour se promener à dos, ou plutôt à bosse de dromadaire.

On a donc cru tout naturellement et avec raison, malgré l'engouement pour les automobiles de promenade, revenir à l'époque d'il y a une soixantaine d'années alors que l'on ne voyait que des calèches dans les rues de notre ville.

Quelle fut la cause de ces disparitions intermittentes de la calèche chez nous? Ce serait assez difficile à déterminer. Aucun historien n'a encore traité le sujet. Ce qu'il y a de certain, c'est que la calèche disparut, à certaines périodes, comme le caribou s'enfuit de nos forêts du district de Québec à différents intervalles. Voilà un point d'histoire à élucider.

Le Credo du Paysan....

Dans la paix du midi, courbé sous mon labeur,
Je joins mes rudes mains pour te dire, Seigneur :

Je crois que le soleil, le firmament, la terre,
L'univers tout entier est ton oeuvre, mon Père.

Je crois que c'est à toi qu'obéissent les vents,
Les vagues de la mer et les astres mouvants.

Je crois que ta sagesse à jamais avisée
Nous ménage le froid, la chaleur, la rosée.

Que le moineau te doit l'aisance de son vol,
Que tu prêtes sa voix au joyeux rossignol.

Je crois que tu bénis la glèbe des campagnes,
Les arbres des forêts, les trésors des montagnes.

Et que c'est ton amour qui prodigue à nos champs,
Ces pesantes moissons, aux parfums attachants.

Je crois en ta beauté qui dispense les roses,
Aux folâtres hameaux comme aux villes moroses.

Et que c'est ta bonté qui fait germer le grain,
Dont l'épi remplira notre huche de pain.

Je crois en ton rachat de notre race humaine,
Je crois au Paradis où finit toute peine.

Et pour nous aimer tant, pour nous combler ainsi
Malgré tous nos péchés, merci, Seigneur, merci !

Cécile CHABOT.

Noces d'argent journalistiques

Le 22 juillet dernier, près d'une centaine d'amis de M. Damase Potvin se réunissaient au "Club des Journalistes", à Québec, pour célébrer le 25^e anniversaire de son entrée dans le journalisme. C'est la Société des Arts, Sciences et Lettres qui avait pris l'initiative de ce mouvement.

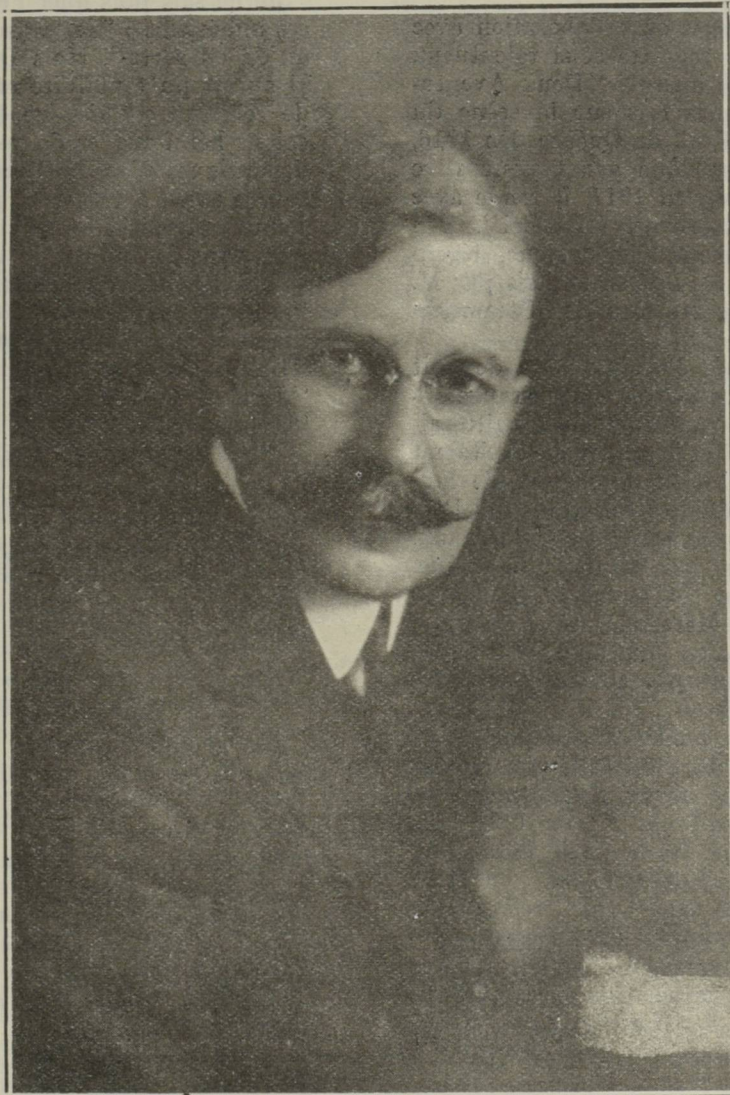
La fête a remporté un gros succès, grâce au concours apporté par la Société des Auteurs et les membres de la Galerie de la presse. Un joli service à thé fut offert au jubilaire ainsi qu'une solide canne et une superbe gerbe de 25 roses à Madame Potvin.

Un petit journal intitulé "Le chemin de... Damase" fut rédigé en collaboration pour cette occasion et distribué aux participants au banquet, lequel fut présidé avec tact et humour par M. Ernest Légaré. Ajoutons que MM. Alphonse Desilets et Hector Faber ont été avec M. E. Légaré, les organisateurs de cette fête intime. Nous reproduisons ci-après, la biographie parue dans le journal ci-dessus mentionné — journal imprimé gracieusement par Charrier et Dugal Ltée.

Né le 16 octobre 1882 à la Baie des Ha! Ha! dans le Saguenay, M. Potvin fit ses études commerciales et classiques au collège de Chicoutimi. Dès cette époque il débutait dans la littérature par une chronique écolière versée chaque mois dans "l'Oiseau-Mouche", journal de la maison.

Comme l'Apôtre des Gentils il fut un jour frappé de rayons lumineux sur les routes... africaines, et la Maison Carrée des Missionnaires d'Afrique n'aura gardé que l'image de son sourire et le parfum de son inséparable brûlot.

En 1905, il réalisait son premier rêve professionnel en fondant à Chicoutimi le premier journal de



M. Damase Potvin.

la région "Le Travailleur"; il dirigea ensuite pendant un an "Le Progrès du Saguenay". Puis il vint à Québec où il fut assistant-rédacteur à "La Semaine Commerciale" et à "La Vérité" puis rédacteur en chef au "Quotidien" de Lévis. C'est alors qu'il fonda "Le Petite Québécois" qui fit grand bruit à Québec à cette époque. Les chroniques qu'il a signées du pseudonyme de Jean Yves ont agité l'opinion d'alors et valu à leur auteur de mémorables altercations, notamment de la part de la "Vigie."

Nature pacifique, Damase Potvin alla chercher le calme et le bonheur dans le "Devoir" à Montréal. C'était en 1909. Il y fonda une revue "Je vois tout" et versa d'abondantes et spirituelles chroniques dans "Le Samedi" et "La Revue Populaire" que dirigeait Pierre Voyer. En 1910, notre ami Germain Beaulieu, qui présidait l'Ecole Littéraire de Montréal, l'admit au nombre de ses immortels.

Mais, on revient toujours avec plaisir aux lieux qui nous ont vus naître. En 1912, Damase Potvin entre à la rédaction de "L'Événement" à Québec, et pendant onze ans, il y met son Grainesel gaulois sous forme de billets du soir.

Il passa ensuite au "Soleil" puis à "La Presse" où nous lisons chaque jour sa lettre de Québec sous le seing de Jean Sainte-Foy. Entre

temps, il a collaboré au "Pays Laurentien", au "Colon" de Roberval, à "La Vie Canadienne" de l'abbé D'Amours, à "L'Œil" d'Ernest Tremblay, à "L'Éclair", etc., etc.

En janvier 1911, M. Potvin épousa mademoiselle Blanche Gingras, fille de monsieur J.-M. Gingras de Québec, qui fut sa digne inspiratrice.

Damase Potvin a toujours été un travailleur infatigable.

tigable. Secondé par sa compagne distinguée, il n'a point perdu l'enthousiasme de ses débuts, ni songé un seul instant à se séparer de cette autre compagne de toutes les heures, sa chère plume. Sa collaboration assidue à nombre de journaux et de revues, ne l'ont pas non plus empêché de donner à notre littérature historique et romanesque d'excellents et nombreux ouvrages.

En 1908, il publie son premier roman du terroir "Restons chez nous" qui fut reproduit en feuilleton dans "Le Moniteur de Hawkesbury"; en 1910, un roman de moeurs politiques intitulé "Le Membre", sous le pseudonyme de Graindesel, et, en 1912, un grand roman du terroir "L'Appel de la Terre", que la critique autorisée salua de façon unanimement élogieuse.

Vers le même temps, il écrit en collaboration avec Alexandre Villandry, — le regretté et si talentueux Major Plante, — un drame intitulé "Deux Aventuriers" et représenté plusieurs fois sur la scène du Théâtre Populaire à Saint-Roch de Québec. En 1916, c'est une courte étude historique ayant pour titre "L'Appel des souvenirs", et, en 1917, il fonde avec Edmond Chassé une petite revue "Le Cri". En 1920: son "Tour du Saguenay" historique, légendaire et descriptif, qui fut traduit en anglais par M. W. O'Farrell et publié par la Canada Steamship Lines en 1922.

L'année suivante, Damase Potvin nous donnait un nouveau grand roman du terroir, "Le Français". En 1926, M. Potvin prit part à un concours littéraire en France, dans lequel 87 écrivains français étaient en lice. Ce travail lui valut la distinction de lauréat au concours de la Société des Ecrivains des Provinces de France, dont le siège social est à Bordeaux, France, et le deuxième prix du Ministère de l'Instruction Publique de Paris. A la même époque, il collabore avec Alonzo Cinq-Mars pour tirer de "Maria Chapdelaine" un drame en cinq actes qui ne fut jamais représenté, les auteurs n'ayant pu s'entendre avec l'éditeur de Louis Hémon.

En 1924, Damase Potvin publie "La Baie", récit d'un vieux colon qui fut un des vingt-et-un fondateurs du Saguenay; en 1926, c'est un recueil de nouvelles canadiennes "Sur la Grand'Route"; en 1928, une étude historique ayant pour objets "Les Ilets Jérémie" et "Louis Jobin, sculpteur sur bois"; en 1929, "En Zigzag sur la Côte et dans l'Ile", relation de voyage vers le bas Saint-Laurent et Anticosti. Enfin, il met sous presse actuellement une vie romancée du Père de Crespieul, missionnaire jésuite au "Domaine du Roy" pays du Saguenay et du Lac Saint-Jean. Cet ouvrage aura un titre évocateur: "La Robe Noire."

* * * *

M. Damase Potvin avait fondé, avec MM. Georges Morisset et Alonzo Cinq-Mars, la Société des Arts, Sciences et Lettres, le 12 décembre 1917. Il en est resté l'Archiviste assidu et goûté. Sa chronique hebdomadaire et son rapport annuel sont devenus un régal intellectuel impatientement attendu à chaque terme. En 1918, il prit la direction littéraire du "Terroir" qu'il avait également fondé.

Fidèle à son esprit d'entreprise il créa, avec Eugène Rouillard, Nazaire Levasseur et Charles de Gui-

se, la Presse Associée de Québec. En 1916, il était président de la Galerie de la presse à la Législature et il en est le secrétaire perpétuel. Il est aussi secrétaire du Club des Journalistes de Québec depuis plusieurs années. Et il représenta en 1924 et 25 à Québec, la Société des Gens de Lettres de Paris ainsi que l'Association des Auteurs dramatiques de France. Il fut notre meilleur agent de liaison intellectuelle avec l'ancienne mère-patrie. En effet, Damase Potvin a documenté, pendant plusieurs années, nombre d'écrivains européens qui ont étudié notre pays et ont écrit articles et livres sur le Canada.

* * * *

Je ne sais plus quel Père de quelle Eglise a conçu cet aphorisme: "le journalisme même à tout pourvu qu'on en sorte". Mais Damase n'en est point sorti. Il aurait pu tout faire et il a fait de tout. Il suffit de connaître l'histoire de son enfance au pays des colons héroïques et de voir son jardin et son atelier domestiques d'aujourd'hui.

Si j'avais à tracer le portrait de Damase Potvin, j'emprunterais justement à Faucher de Saint-Maurice cette découpe de belle convenance: "Scieur de long, orfèvre, marin, maçon, charpentier, mesureur de bois, cordonnier, il avait la verve d'un avocat, le tact d'un médecin, le coeur... d'un curé. Une seule chose manquait pour le rendre complet: Jérôme n'avait jamais réussi à avoir la gravité d'un notaire..."

Mais, ce faible de sa nature ne l'a jamais chagriné. Aussi bien toute son oeuvre littéraire n'est-elle que le reflet de son riche caractère. S'il ne connaît pas tous ses lecteurs, tous ses lecteurs le connaissent. Et tous deviennent ses amis. On a pu discuter sa manière; on ne discutera jamais à bon escient son incontestable mérite.

* * * *

Les productions de la pensée, par la plume d'un écrivain, revêtent un habillement symbolique et divers. Le style décèle l'originalité de l'auteur. Le mode d'expression n'est que la forme. L'émotion et le charme qui en résultent, trahissent le caractère de l'interprète. Mais les faits agencés et transmis au lecteur par l'écriture, sont de substance, et c'est le fond. La critique littéraire ne saisit pas toujours l'essentiel et s'attarde avec complaisance aux détails de surface, qu'on peut aisément contester chez les plus grands stylistes. Or, ceux-ci sont souvent oubliés comme les critiques même. Georges Ohnet sera toujours plus lu que Prosper Mérimée.

Les lettres de terroir ne prêtent guère aux grand genre. Les plus utiles d'entre elles sont encore les plus réalistes. Celles de chez nous sont d'ordinaire bien nourries.

Ce qui caractérise l'oeuvre historique et littéraire de M. Damase Potvin et ce qui en explique l'abondance et la variété, c'est que cet écrivain n'a cessé de puiser aux sources intarissables, éternellement jeunes et sans cesse renouvelées, de la nature canadienne.

Dans les vastes paysages du bas Saint-Laurent, du

Saguenay, du Lac Saint-Jean et du Témiscamingue, il a situé ses personnages de premier plan, insufflant à leurs âmes énergiques des vertus de patriotes, et à leurs coeurs, des mouvements d'héroïsme parfois obscur mais toujours magnifiques pour qui les analyse.

Avec la maîtrise qui est d'un écrivain de race et d'un psychologue averti, il a mêlé l'âme humaine à celle des choses créées. Et cette immense sympathie dont il embrasse les horizons de l'espace et du temps donne à ses livres, romans, légende et petite histoire, un caractère d'universalité qui rehausse au niveau de la plus grande littérature la plupart de ses oeuvres inspirées du terroir.

Parce qu'elle est nette, généreuse et vivante, l'oeuvre littéraire de Damase Potvin durera et toujours des milliers d'admirateurs sincères monteront la garde autour de sa gloire.

Alphonse DESILETS,

Officier d'Académie,

Président de la Société des Poètes.

* * * *

QUELQUES APPRECIATIONS

Vingt-cinq ans de journalisme!

Tel est l'exploit accompli par notre confrère Damase Potvin, exploit qui lui a valu de la part de ses amis, une démonstration amicale marquée au coin de la plus franche camaraderie.

Ces noces d'argent journalistiques ont été célébrées hier soir, au Club des Journalistes, avec un éclat digne du héros, digne de son exploit, digne de la... carrière! Les confrères de M. Potvin, jeunes et vieux, ceux qui l'ont côtoyé sur le *chemin de Damase* comme ceux qui le voient sur la *grand'route* depuis peu d'années, ont tenu à féliciter le jubilaire, à lui présenter des voeux pour qu'il demeure sur le *chemin* et poursuive la route où il s'engageait il y a déjà un quart de siècle.

MONSIEUR POTVIN

Les amis et les confrères de M. Damase Potvin, journaliste consciencieux et fécond écrivain, célébraient hier, le vingt-cinquième anniversaire de son entrée dans la profession. Dans ce quart de siècle de journalisme, M. Potvin a probablement fourni plus de matière à lire aux journaux que deux hommes du métier. Nous en savons quelque chose, à L'Événement, car nous avons eu pendant plusieurs années la collaboration précieuse de ce fabricant de copie. Et comme il y a toujours eu une forte demande pour les productions professionnelles ou purement littéraires de M. Potvin, le fait témoigne de sa valeur autant que de sa versatilité. Ajoutons que, dans le cours de cette carrière déjà longue, M. Potvin a su éviter tous les écueils du métier et mériter l'estime de ses patrons. Nous le félicitons de ses succès, et nous souhaitons à M. Damase Potvin que sa belle santé morale et physique se maintiennent pendant son second quart de siècle de journalisme.

(L'Événement 23 juillet).

JUBILE D'UN CONFRERE

Les journalistes de Québec, quelques confrères du dehors et un groupe d'amis se réuniront, ce soir, au Club des journalistes, pour offrir à M. Damase Potvin, représentant de La Presse dans notre ville, leurs hommages à l'occasion de son 25ème anniversaire d'entrée dans la carrière.

C'est avec empressement que nous nous joignons à tous les amis de M. Potvin pour lui présenter en même temps que nos plus sincères félicitations, nos meilleurs souhaits.

M. Potvin est un des doyens du journalisme canadien-français. Il débuta modestement à Chicoutimi, puis, grâce à sa persévérance, à son esprit de travail, à son originalité de pensée et d'expression, il gravit rapidement tous les degrés de notre hiérarchie.

Dans les divers journaux où il fit du service à Montréal et à Québec, comme au Saguenay, il s'est acquis par sa bonne camaraderie, par sa franchise, par sa fidélité dans ses amitiés, l'estime de tous ses confrères.

Chez nous, il fut pendant quelque temps un des principaux collaborateurs à notre salle de rédaction et y a laissé le meilleur souvenir.

Il est resté sur la brèche un quart de siècle. Quand on connaît la vie intensément usante du journalisme, on réalise quelle énergie... ou quel tempérament il faut pour y vivre vingt-cinq ans. Et M. Potvin, après ces 25 années, donne à tous ses confrères, l'exemple d'une vie intellectuelle active, d'un esprit vif, d'un caractère jeune.

M. Potvin, malgré l'absorbant travail du journaliste, a trouvé le temps et l'énergie de publier plusieurs livres qui lui ont valu la réputation d'être l'un de nos plus fidèles écrivains du terroir. Dans ses livres comme dans sa carrière de journaliste, il est demeuré attaché à notre bonne terre canadienne-française, que les circonstances de la vie lui firent quitter un jour.

Ses confrères sont fiers de lui et c'est pourquoi aujourd'hui, ils s'empressent de lui offrir leurs compliments et leurs voeux.

(“Le Soleil”, 23 juil. 1931.)

* * * *

L'événement de la semaine a toutefois été la célébration du jubilé, ou semi-jubilé, de notre confrère, Damase Potvin, journaliste québécois. Potvin a fêté ses vingt-cinq ans de métier, ou plus exactement ce furent ses innombrables amis qui le fêtèrent à cette occasion. L'affaire fut à la fois intime et assez solennelle. Le dessus du gratin s'y était donné rendez-vous, en même temps que la fraternité, à la fois si réelle et si officiellement inexistante, des journalistes y avait délégué tous ses membres disponibles.

Potvin a beaucoup écrit. Il semble inépuisable. Courrieriste parlementaire de longue carrière, il a “chroniqué” tour à tour pour presque tous les journaux de langue française au pays. Cela ne l'a pas empêché de donner maints romans, plusieurs ouvrages d'intérêt historique et géographique, qu'aucun collectionneur canadien n'a le droit d'ignorer. C'est un homme laborieux et probe, loyal et géné-

reux, qui honore sa profession, ne connaît point d'ennemis et n'est asservi à personne. L'hommage qu'il a reçu de ses confrères et de ses amis de la politique et de la littérature, était parfaitement mérité.

L. F.

(Le Journal, 25 juil. 1931.)

25 ANS DE JOURNALISME

M. Damase Potvin célébrait cette semaine, ses noces d'argent comme journaliste. A cette occasion, l'Action Libérale présente au jubilaire ses félicitations en même temps que ses vœux pour l'avenir.

Le manque de temps nous force à remettre à la semaine prochaine, le compte-rendu de la belle fête de famille qui eut lieu en l'honneur de M. Potvin.

(“L'Action Libérale”, 24 juil.)

* * * *

Vingt-cinq années de journalisme actif, dans notre jeune pays, c'est toute une étape. M. Damase Potvin a franchi cette étape mémorable et ses nombreux amis, ont tenu à souligner brillamment hier soir, au club des Journalistes, ses noces d'argent journalistiques. Ses confrères de Québec, et de Montréal, les romanciers et les poètes, les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres et ceux du Club des Journalistes se sont groupés pour lui offrir leurs félicitations, leurs vœux sincères et lui présenter, ainsi qu'à Madame Potvin, de magnifiques cadeaux.

(“La Patrie”, 23 juil.)

* * * *

Nous nous joignons à tous les journalistes québécois pour offrir à notre confrère M. Potvin, l'hommage amical de nos félicitations et nos meilleurs vœux.

(“Progrès du Golfe”, 25 juil.)

CHEZ NOS POÈTES

DANS UN ROCHER DESERT

Jamais peut-être encor, le soleil de septembre
N'avait mis dans le ciel, autant d'or, autant d'ambre,
Que ce jour de dimanche... Et le chemin poudreux
Qui conduit vers la mer et vers les rochers creux,
N'avait pas dû souvent voir autant de mouettes
Croiser sur leur passage autant de silhouettes.
Et parce qu'il flottait dans l'air étincelant,
Une subtile ivresse, un philtre ensorcelant,
Comme il flotte parfois, dans la brise légère,
Pe ces vagues parfums tout nimbés de mystère,
Lui, l'homme sérieux, solitaire et posé,
Qui fuyait la jeunesse, avait alors osé,
Accompagner là-bas, sur le bord du rivage,
L'enfant parfois étrange et quelque peu sauvage,
Qui semblait se moquer des choses de l'amour,
Mais dont les clairs yeux noirs, tout pétillants d'hu-
[mour,

Soudainement, sans cause, et remplis de tendresse,
Pour un songe inconnu s'embrumaient de tristesse.
Or ce dimanche-là, dans un rocher désert,
Que sur la plage grise ils avaient découvert,
Comme de vieux amis, ils cherchèrent un gîte.
Et le reste du jour, dans le vent qui palpite,
Bercés par la chanson des flots sur les galets,
Par le soleil en feu, caressés de reflets,
Grisés par les embruns et les senteurs marines,

Avec des coeurs légers, des âmes enfantines,
Ils jasèrent gaiement, sans songer à demain;
Tandis que dans l'eau verte, elle baignait sa main,
Et que sous son pied nu, quelque grand dessin vague
Surgissait dans le sable où s'avancait la vague.
Rayonnante de vie et folle de gaité,
Elle se racontait avec naïveté;
Et le vent qui surprit ses frais éclats de rire,
Partout le long des flots, s'en alla les redire.

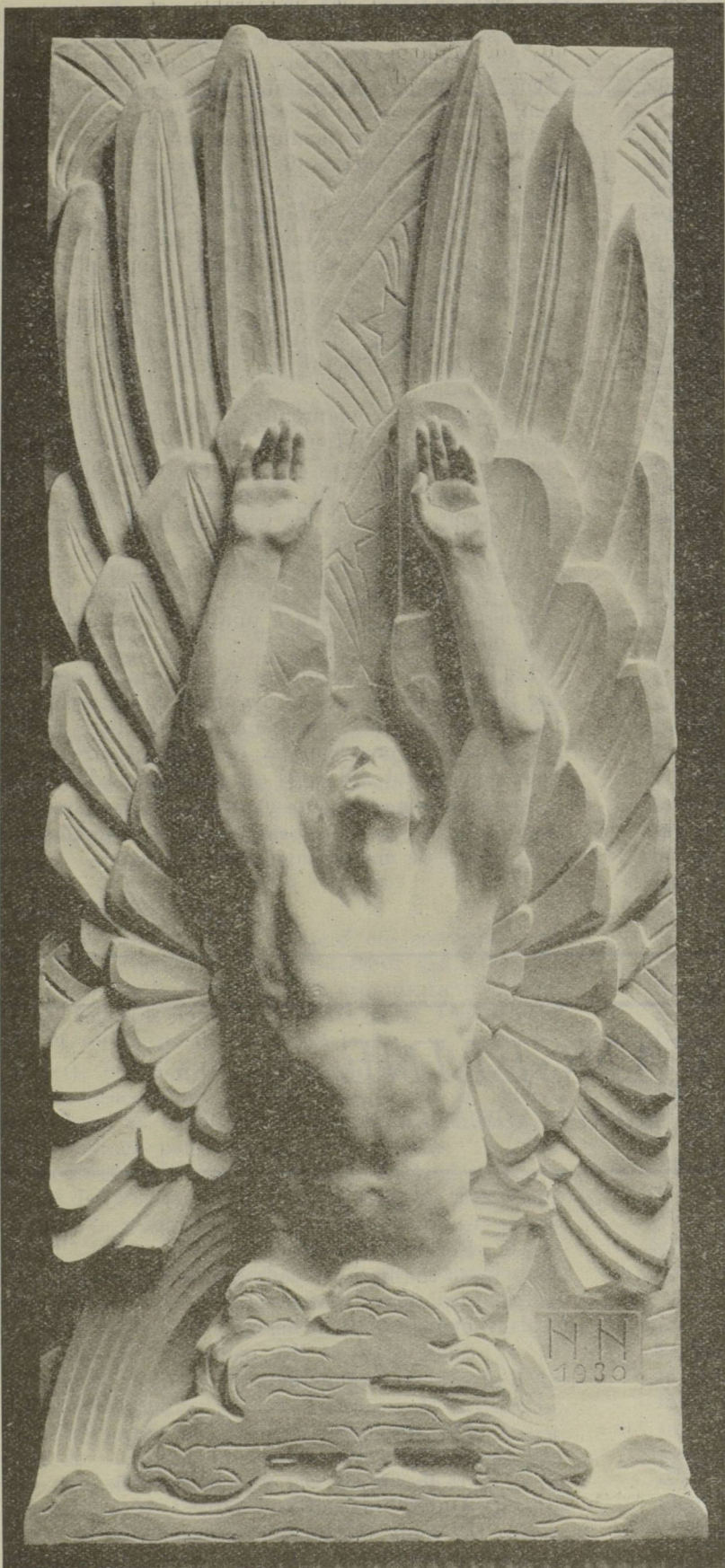
Un couple d'amoureux dans le lointain, passa.

Et l'homme vers l'enfant, brusquement se baissa,
Il prit entre ses mains la jeune tête brune...
Mais soudain, sans un mot, farouche de rancune,
Avant qu'il eut baisé ses lèvres ou son front,
Elle se dégagea comme on fait d'un affront,
Et rapide, fuyant, sans arrêt et sans trêve,
Seule, elle s'en revint sur le bord de la grève.

Vous souvient-il, Monsieur, il faisait un peu noir,
Et les goelands blancs revenaient dans le soir,
Quand vous avez rugi ce sarcasme : “Sauvage!”
A l'enfant de seize ans qui vous sembla trop sage,
Parce qu'elle gardait, tout son être, son coeur,
Pour l'aimé qui plus tard, en serait le vainqueur ?

Cécile CHABOT.

L'ENGLOUTISSEMENT



Cliché du "Samedi"

Le monument de Lesseps

Le cliché ci-près représente le motif principal du monument du sculpteur Henri Hébert, monument que l'on doit élever bientôt, à Gaspé, à la mémoire de l'aviateur Jacques de Lesseps, qui perdit la vie à la suite d'un accident, le 18 octobre 1927, en essayant d'ammérir au cours d'un orage violent accompagné de brume épaisse, au nord de la rivière Blanche, dans les eaux du St-Laurent, près de Matane.

Nos lecteurs aimeront sans doute à connaître ce que fut ce héros français. Voici quelques notes très brèves, que nous pouvons leur fournir à ce propos :

Dix-sept ans d'aviation consacraient sa haute réputation.

En mai 1910, il effectuait la seconde traversée de la Manche, la première à date fixe, ce qui lui valut le prix du *Daily Mail*.

La même année, il survolait le Canada. Il fut le premier aviateur à voler au-dessus de Montréal et de Toronto.

Il prit part à des réunions aériennes aux Etats-Unis, en 1910.

Marié au Canada, il y résida jusqu'en 1914. Au début de la Guerre, il entra dans l'aviation militaire française. Affecté à la défense de Paris puis aux vols de nuit, il prit part à plus de 100 bombardements, dont 96 de nuit. Il comptait plus de 450 heures de vols nocturnes. Nommé membre de la Commission Technique des Avions Nouveaux, il fit lui-même l'essai de nombreux appareils.

Parti sergent à la Guerre, il en revint capitaine. Chevalier de la Légion d'Honneur, décoré de la "Distinguished Service Cross" (E.-U.) et titulaire de plusieurs citations à l'Ordre de l'Armée.

Lorsque la Compagnie Aérienne Franco-Canadienne fut créée, à Montréal, elle offrit à M. de Lesseps la direction de ses services aériens. En 1925 et 1927, il accomplit plus de 200 heures de vols, pour le compte de la Compagnie, confirmant ses qualités reconnues de sang froid, de prudence et d'habileté.

Voici en quelles circonstances l'aviateur de Lesseps perdit la vie.

Quelques jours avant son départ de Gaspé, le 18 octobre, il avait appris que l'hon. ministre des Terres et Forêts, M. Honoré Mercier, et M. Balleyguier, l'administrateur délégué de la Compa-

gnie Aérienne française de Paris, et son camarade de guerre, devaient se rencontrer à Val-Brillant, le 17, pour inspecter les travaux de la Compagnie. L'aviateur de Lesseps quittait donc Gaspé le 18, à 2 heures de l'après-midi, par un temps pluvieux et brumeux, pour contourner la péninsule gaspésienne et remonter vers Matane.

Les quelques débris de l'avion que l'on trouva sur le rivage du St-Laurent, les jours suivants, indiquaient assez clairement que l'avion avait frappé avec grande violence les eaux du fleuve. Les corps des victimes n'ont jamais été retrouvés. Le comte de Lesseps était à l'emploi de la Compagnie Aérienne Franco-Canadienne et accomplissait une mission photographique dans la presqu'île gaspésienne. Au moment de l'accident dont il fut victime, vu la saison avancée, les opérations photographiques avaient pris fin et l'aviateur devait partir bientôt pour aller rejoindre sa famille, à Montréal.

Ayant demandé au président de la Cie Aérienne Franco-Canadienne quelques renseignements précis au sujet du monument dont nous venons de parler, voici la réponse très nette que nous avons reçue de M. G. Ravit, directeur de cette firme d'aviation :

Montréal, le 28 Juillet, 1931.

Monsieur G. E. Marquis,
Gérant de la Rédaction du "Terroir",
Boîte Postale 19,
Hôtel du Gouvernement,
Québec, P. Q.

Cher Monsieur :

Monsieur QUEDRUE m'a transmis votre lettre du 22 juillet, et j'ai le plaisir de vous indiquer que le monument, à la mémoire de Jacques de Lesseps et de son mécanicien, Théodore Chichenko, est en voie d'achèvement.

Ce monument a été suggéré, au début de 1928, par les amis et admirateurs du comte de Lesseps, et un Comité d'Organisation a été formé à cet effet sous la présidence de l'honorable Honoré Mercier, Ministre des Terres & Forêts et avec l'appui de Monsieur Ernest Cormier, Architecte bien connu de Montréal, agissant comme Secrétaire-Trésorier du Comité.

Des souscriptions nombreuses ont été reçues, tant des différentes parties de la Province que de France. En particulier, nous avons reçu beaucoup de dons de la part des habitants de Gaspé et environs, où Son Honneur le Juge J. F. Richmond a bien voulu nous prêter son généreux appui pour cette souscription.

Le monument est l'oeuvre de Monsieur Henri Hébert, le sculpteur montréalais renommé, qui en a gracieusement effectué la composition et dirigé l'exécution.

Ce monument comprendra une stèle de pierre portant des inscriptions et orné d'un motif sculptural dont vous devez avoir la photographie. Il sera érigé à Gaspé, lieu où Jacques de Lesseps et son compagnon ont vécu les derniers mois de leur vie et où le premier à sa tombe.

Actuellement, Monsieur Henri Hébert s'occupe de la construction sur place du monument dont l'inauguration aura lieu à une date prochaine, mais non encore déterminée.

La liste des souscripteurs n'est pas encore close, car il nous arrive encore des dons de diverses parties de la Province, mais quand cette liste sera arrêtée, nous serons heureux de vous l'adresser en vous demandant s'il vous est possible de la publier.

En vous remerciant de l'intérêt que vous prenez à cette question, je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

G. RAVIT, Directeur.

TO EVANGELINE

By EDWARD RUNNELS GREENLAW.

In Acadia lands,
The oak still stands,
On the banks of the old bayou;
Its leaves still sigh,
As the days go by,
And speak of the long ago—
Evangeline.

When the years unfold,
And time grows old,
And the tree to dust returns,
As runs the river,

Forever, and ever,
So the light of your soul shall shine;
And tears that start,
From a broken heart,
Shall cease at thy name—
Evangeline.

For thy name is Love,
In the realms above,
As it was by the rock-bound sea;
And the dream you wove,
In your sylvan grove,
Is consecration's plea—
Evangeline.

Le Mouvement Intellectuel

Il y a des pays heureux, des terroirs privilégiés, où les fleurs de l'esprit et de l'art s'épanouissent, comme naturellement, au milieu de la finance, de l'industrie et de l'agriculture.

Les Cantons de l'Est, c'est-à-dire, la région qui s'étend d'Arthabaska à Sherbrooke, nous offrent ce spectacle rare en des temps aussi difficiles que ceux que nous traversons. Alors que partout ailleurs, la crise économique et sociale remplit d'inquiétudes les meilleurs caretères, le petit pays des Bois-Francs et celui des comtés de Richmond, Wolfe et Sherbrooke, voient leurs campagnes en pleine capacité de production, leurs multiples industries en pleine activité, leur finance en assez bonne posture, et surtout leurs beaux-arts et leur littérature en pleine floraison. Une grande exposition des oeuvres des peintres régionaux, la première en cette partie de la province, vient de remporter un brillant succès à Victoriaville, tandis que dans la ville de Sherbrooke, le grand quotidien français "La Tribune" réunissait en convention, cinquante littérateurs et femmes de lettres. Notre ami Desautels qui fut délégué par la Société des Arts, Sciences et Lettres au salon régional de peinture, nous transmet ses impressions dans la présente revue. Nous essaierons nous-mêmes de rappeler l'objet pratique de la réunion des gens de lettres de Sherbrooke, samedi et dimanche, les 18 et 19 juillet derniers.

* * * *

Les écrivains de l'Est avaient été convoqués, au nom de M. Florian Fortin, protecteur des lettres en cette partie de la Province, et l'organisation reposait sur les robustes épaules de notre ami DesRochers, premier publiciste de la presse locale.

A cette occasion, la Société des Poètes canadiens-français décerna les prix de l'année : à M. Alfred DesRochers, la médaille du Lieutenant-Gouverneur de la Province, pour son recueil de poésies "A l'Ombre de l'Orford", avec diplôme médaille d'or de la Société des Poètes; à M. Ulric-L. Gingras, des Trois-Rivières, la médaille Alice Lemieux, pour un sonnet parfait "L'âme des bonheurs morts"; à Mlle Marie-Alice Taschereau de Sherbrooke, la lyre d'argent offerte par Me Jean-Paul Lessard, secrétaire de la Société des Poètes, pour un poème de cent vers, intitulé "L'Imagination."

En même temps, le Directeur de la Librairie d'Action canadienne-française de Montréal, M. Albert Lévesque remettait à Mlle Eva Sénécal, de La Patrie, comté de Compton, une bourse de \$250. comme premier prix de roman pour son manuscrit "Dans les Ombres"; à M. Claude Robillard de Montréal, une bourse de \$100. comme deuxième prix de roman, pour son manuscrit "Dilettante". Le couronnement des lauréats eut lieu à la suite d'un banquet à l'Hôtel

New Wellington, où prenaient place une soixantaine d'écrivains, poètes, romanciers, journalistes et amis de lettres.

Les écrivains se réunirent d'abord, le 18 après-midi aux bureaux de "La Tribune" pour se rendre ensuite dans cette région merveilleuse et pittoresque que les Sherbrookoïses dénomment avec fierté la Suisse québécoise. Grâce à l'amabilité de M. et Mme Florian Fortin, nos littérateurs visitèrent ainsi les montagnes et les lacs de North Hatley, de Magog et de Memphremagog.

A 8.30 heures du soir, ils revenaient à Sherbrooke pour le banquet et la séance littéraire. Sous la présidence d'honneur de M. Florian Fortin, directeur de "La Tribune" et sous la présidence active de M. Alphonse Desilets, président de la Société des Poètes, les convives suivants avaient pris place à table : M. Louis Dantin, de Cambridge Mass; M. Jean-Carles Harvey, rédacteur en chef du "Soleil" et Mme Harvey, de Québec; le Colonel G.-E. Marquis, chef du Bureau Provincial des Statistiques et délégué de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec; M. Germain Beaulieu, président de l'Ecole Littéraire de Montréal; M. et Mme Alfred DesRochers, M. L.-P. Robidoux, M. H.-M. Gendreau, le Professeur Joseph Dufour et le notaire Léonidas Bachand, M. et Mme Denis Tremblay, Mlle Marie-Alice Taschereau, M. et Mme L.-C. O'Neil, tous de Sherbrooke, M. Albert Levesque, M. et Mme Albert Pelletier, M. Robert Choquette, Mlles Lucille et Suzanne Paquette, M. Claude Robillard et M. Paul Goyette de Montréal; MM. Ulric Gingras, Clément Marchand et C.-A. Saint-Arnaud, des Trois-Rivières; M. Edouard Hains de Granby; le Docteur et Mme A.-N. Dupuis de Coaticook; Mlles Anita et Albertine Belleau d'Arthabaska; Mlle Françoise Gaudet d'Aston; Mlle Béatrice Favreau de Ste-Edwidge; Mlles Jeanne Grisé et Cécile Chabot de Saint-Césaire de Rouville; Mlle Lucile Tassé de Martinville; M. P.-E. Rioux, directeur de "La Parole" et Mme Rioux de Drummondville; M. Camille Duguay, directeur de "La Voix des Bois-Francs" et Mme Duguay de Victoriaville, M. Harry Bernard, directeur du "Courrier" de St-Hyacinthe; M. M.-J. Stébenne du Lac Mégantic.

M. Alfred DesRochers avait ouvert la séance par un spirituel exposé de la situation littéraire de sa région et des circonstances dans lesquelles est placé le journaliste qui se doit à sa profession et à sa famille et qui doit trouver du temps pour ses oeuvres purement littéraires. Le secrétaire général du groupement des écrivains de l'Est remercia les convives d'être venus à son appel et à l'invitation de M. Florian Fortin.

Après la proclamation des lauréats du roman et de la poésie aux concours de 1931, M. Fortin souhaita la bienvenue à tous ses invités. "Je suis d'abord

un homme d'affaires, dit-il, mais je considère comme un devoir particulier aux directeurs de journaux d'encourager les lettres et tout mouvement intellectuel propre à diffuser le goût des choses de l'art et de l'esprit." M. Fortin félicite les méritants, de leurs succès et se dit très heureux de voir qu'on ait choisi la Reine des Cantons de l'Est pour proclamer les prix littéraires de cette année. En effet, il n'était que juste qu'il en fut ainsi, car trois lauréats sur cinq appartiennent à Sherbrooke même. M. Fortin souligne fort aimablement la présence du Colonel G.-E. Marquis, de MM. Louis Dantin, Alphonse Desilets, Jean-Charles Harvey et Albert Levesque.

M. Desilets prononce un discours dont nous n'avons pas le texte, mais où il souligne le mérite des journaux et des écrivains de langue française qui ont rehaussé le prestige de l'élément français dans cette région en majorité anglaise pendant plus d'un siècle. Le président de la Société des Poètes demande que l'écrivain comprenne bien sa noble mission, que son rôle ne peut plus se borner aujourd'hui à faire de l'art pour l'art; qu'il soit utile à son pays, aux idées nationales, aux intérêts économiques et à la survie de l'histoire. "Il faut, dit-il, en terminant, que l'écrivain laïque ou religieux scrute les problèmes d'ordre moral et d'ordre matériel et qu'il sache conseiller les moyens et les remèdes pour aider à la solution des difficultés de notre temps. Il y a une haute mission de l'écrivain et nous ne pouvons pas refuser à nos talents de s'y consacrer dans l'intérêt même de la Nation."

M. Louis Dantin rappelle les préceptes de pensée et d'expression dont la nouvelle génération des écrivains doit tenir compte. "Quels que soient les chemins où s'engage notre littérature, dit-il, qu'elle garde comme son instrument d'expression, qu'elle protège contre toute corruption intime ou étrangère la langue du Canada français." Et il termine en demandant que ceux à qui il faut un canadianisme intégral, le réalisent au moyen du français intégral; leur succès en cela ne dépendra que de leur génie, car en puissance et en richesse la langue française suffit à tout.

Le Colonel Marquis, économiste et littérateur des plus autorisés, insiste sur la nécessité, pour nos écrivains, d'étudier les problèmes économiques du pays et d'écrire avec le souci patriotique de faire connaître à nos compatriotes comme aux étrangers l'immense trésor de nos ressources naturelles, de nous instruire nous-mêmes sur nos propres possibilités économiques pour éviter de devenir les serviteurs des autres, chez nous même. M. Marquis rappelle cinquante années d'histoire régionaliste, où la Providence a voulu que l'élément canadien-français reprit ses droits et son prestige sur la race du vainqueur. Il termine en disant que les Cantons de l'Est, à cause de la richesse du sol, des pouvoirs hydrauliques, des marchés américains peuvent fournir à nos compatriotes un champ très avantageux à la formation d'une élite qui, dans toutes les sphères de l'activité humaine, aidera à l'accroissement de notre fortune nationale.

M. Albert Levesque, directeur de la Librairie d'Action canadienne-française, proclame les lauréats de son concours, félicitant Mlle Sénécal et M. Robillard et rappelant que tous les concurrents aux Prix Levesque auraient fort bien mérité, si la caisse de sa

maison d'édition pouvait récompenser adéquatement tous les mérites. Tout en regrettant avec notre ami DesRochers que "les peaux de veau soient mieux appréciées que les meilleurs romans", il se déclare cependant prêt à continuer ses encouragements aux jeunes écrivains de talent qui confieront leurs oeuvres à sa maison d'édition et de librairie.

M. Jean-Charles Harvey, rédacteur en chef du "Soleil" de Québec, est appelé à dire le dernier mot. Il remercie M. Fortin de sa constante sollicitude à l'égard des écrivains de chez nous. Il rappelle que tout en restant respectueux des oeuvres et des traditions classiques, nous devons tirer de nous-mêmes des inspirations nouvelles. Il termine en disant: "Ce qu'il faut pour écrire un livre qui soit lu en France, c'est d'écrire en très bon français un livre d'inspiration vraiment canadienne."

Le Président invite alors Mlle Alice Tascheureau à nous lire son poème couronné qui s'intitule "Imagination". Puis Mlle Suzanne Paquette, du Conservatoire National de Montréal, nous dit le sonnet couronné de M. Ulric Gingras, "L'âme des bonheurs morts". M. Alfred DesRochers avait ouvert la séance par un poème à l'adresse de M. Fortin. M. Camille Duguay, accompagné de Mme Marthe Lemaire-Duguay, termine cette fête de l'esprit en chantant l'hymne national "O Canada, terre de nos aïeux."

Il nous semble qu'en effet, de pareilles manifestations sont de nature à faire tressaillir de joie et de fierté les mânes de nos vaillants ancêtres, de ceux qui ont conquis et reconquis ce splendide territoire qui s'étend de la rivière Nicolet aux deux rives du Saint-François.

"LA VIE RURALE"

Pour faire aimer la vie des champs et pour ramener ses enfants prodigues, nous n'aurons jamais assez ni d'assez belles publications. Par la présente nous avons, comme la France et la Belgique, une grande revue de la vie à la campagne. Rédigée par des experts en agronomie et par des apôtres du terroir, "La Vie Rurale" nous entretiendra d'idées pratiques, propres à déterminer un retour à la terre, en en faisant mieux comprendre les avantages économiques et sociaux et ceux d'ordre moral et intellectuel.

Tout en étant à la page des meilleures actualités, "La Vie Rurale" est traditionaliste et défendra ce qui constitue la richesse historique de notre existence campagnarde, notre architecture normande et saintongeaise, nos intérieurs français, nos arts domestiques féminins, notre sculpture et notre peinture du terroir, notre folklore, et le reste.

Des études d'ordre technique porteront sur l'examen du sol, sa nature chimique et physique, ses amendements, ses engrais et son assainissement, ainsi que sur les avantages du pouvoir moteur et des multiples applications de l'expertise agricole.

Habillée d'une toilette agréable, animée d'illustrations appropriées, "La Vie Rurale" offre toute la gamme "du plaisant au sévère". Elle plaira en instruisant. Et c'est tout un programme, dont le succès est assuré à ses vaillants fondateurs. Ce sont nos vœux les plus sincères.

Alphonse DESILETS.

Salon de Peintures à Victoriaville

Par M. Adrien DESAUTELES

Le 12 juillet dernier, nous avons l'avantage de visiter une exposition de peintures à Victoriaville. Mademoiselle Désilets fut l'âme dirigeante de ce mouvement. Ce joli coin des Cantons de l'Est était bien choisi pour inaugurer la première exposition régionale de peintures dans notre Province. Le comité d'organisation a été bien inspiré, et félicitons-le en passant, d'avoir fait penser à la jeune génération, que c'est le développement sérieux et méthodique des beaux arts, qui doit suivre la prospérité économique d'un pays et remplacer le mauvais usage, la fausse orientation, des talents et des activités qui ont assuré une certaine aisance économique.

A cette occasion, il était à propos de rappeler la vie active et méritoire des pionniers des beaux arts de la région qui ont laissé des oeuvres et surtout un bel exemple à imiter malgré les circonstances adverses beaucoup plus difficiles à traverser qu'aujourd'hui. C'est surtout de la vie de Monsieur Suzor Côté, peintre et sculpteur, pionnier de tous les autres, que nous avons extrait quelques tranches de vie si fertiles en utiles leçons pour les jeunes artistes désireux de sortir de la phalange des médiocres et des anonymes.

Trois leçons se dégagent de cette vie d'artiste :
1o Suzor Côté sut être un artisan avant de devenir un artiste. Il ne refusa pas de gagner ses études par son travail. Il travailla pour une maison de décorations, et ensuite s'exerça à décorer des églises. Son église natale à Arthabaska manifeste ses premiers essais. Voici un conseil utile pour nos débutants en peinture, sculpture, etc. Beaucoup se croient artistes nés et pensent s'attirer des Mécènes dès la production de leurs premières ébauches. Ils oublient que c'est le travail, et un travail opiniâtre, comme sut le faire Suzor Côté, qui est à la base de tout succès dans une carrière. Constituez-vous artisans avant de devenir artistes. Les grands artistes qui ont laissé des chefs-d'oeuvres impérissables n'ont pas craint, n'ont pas cru déchoir en travaillant arduement sous l'égide et la discipline des maîtres. Et c'est de la sorte que Raphael, élève de Michel-Ange, a même dépassé celui-ci en renommée.

2o Suzor Côté fut constant dans son travail et donna l'exemple d'une vie pratique adoptée à son art. Il passa dix ans à Paris et ne se laissa pas distraire, ne perdit point la tête, et ne donna pas non plus dans toutes ces écoles modernes, baroques, écueils souvent des talents les plus purs, et les plus personnels. Voici une grande et opportune leçon pour tous nos jeunes qui vont se spécialiser à l'é-

tranger. Pleins de talents et de promesses, beaucoup cèdent aux attraites et diversions rencontrées outre-mer. Ils reviennent avec un petit vernis parisien, le cafard d'y retourner, et surtout, l'émoussement complet de la personnalité d'artiste qu'ils promettaient d'être.

Et, n'oubliez pas, jeunes artistes, que Suzor Côté ne sacrifia jamais sa personnalité aux contacts des maîtres européens. Il croit, avec raison, qu'une oeuvre d'art pour être belle, doit être originale, et refléter le génie de celui qui l'a créée. Un critique anglais a dit d'une petite toile de lin, représentant une vieillierue d'Arthabaska, et exposée à Londres : "Bien peu de peintres, dans quelque partie du monde que ce soit, pourraient faire aussi bien."

3o Enfin, Suzor Côté sut s'inspirer de la Nature, du terroir, de la vie canadienne : ce qui fit dire de lui en Europe comme en Amérique : "C'est un artiste canadien." Voici encore une sage leçon pour nous. Beaucoup de ceux qui commencent à manier le pinceau s'arrêtent peut-être un peu trop à reproduire les tableaux et gravures qui ne sont pas la peinture de la nature de chez-nous.

Notre pays est pourtant bien riche en scènes pittoresques et champêtres de toutes sortes. Les pays d'Europe ne l'emportent pas pour le pittoresque sur le nôtre. Et, tel peintre qui a eu des succès à peindre les choses de là-bas, verrait son succès augmenter et sa renommée grandir, s'il s'arrêtait à visiter notre pays, notre province et à peindre les jolis coins de pays bien propres à inspirer par leurs charmes, des âmes d'artistes. N'avons-nous pas un modèle à imiter en l'artiste Suzor Côté, une de nos gloires d'Arthabaska ?

Soyons de chez-nous, oui, de chez-nous. N'allons pas imiter ceux qui nous reviennent d'Europe, et qui, avec une fatuité qui n'a rien de l'artiste, osent dire que rien n'est beau et bon en art que ce qui vient de l'autre côté. Quand on aime son pays, il faut, en ses écrits, en ses peintures, si on est peintre, en faire aimer les beautés, en faire connaître les grandeurs, et essayer ainsi à le faire aimer des autres.

Terminons par ces paroles d'un grand patriote Sir Wilfrid Laurier : "Non, ni Londres, ni Paris, ni Rome n'ont parlé à mon coeur comme le rocher de Québec lorsque je l'ai aperçu à mon retour. C'est toujours les yeux fixés sur le Canada que, chaque fois que j'ai ouvert la bouche, en Angleterre ou en France, j'ai trouvé, j'ai cherché mon inspiration."

“L'EXPOSITION DE QUÉBEC”

— DU —

3 AU 12 SEPTEMBRE 1931

— L'OEUVRE DE QUEBEC —

L'Exposition Provinciale est toujours un événement important dans la vie économique de la Province, du district et plus particulièrement encore de la ville de Québec. Car l'Exposition Provinciale c'est bien l'oeuvre de la Cité de Québec.

L'Exposition ne profite pas seulement à la cité de Québec; elle est utile, indispensable aujourd'hui à tout le district, et à toute la Province.

Le travail et l'inlassable dévouement du premier magistrat actuel de la Cité de Québec, son Honneur H. E. Lavigueur, aux intérêts de sa ville, permettent à l'Exposition Provinciale d'inaugurer cette année, un **Colisée ou Palais d'Agriculture, le plus bel édifice du genre au Canada.** Ce vaste amphithéâtre permettra à tous les visiteurs, quelle que soit la température, de jouir avantageusement des grands spectacles qui auront lieu, cette année, durant les dix jours que durera l'Exposition, la devise est: “LA NAISSANCE DU CANADA”.

Par l'intermédiaire de notre Revue, le maire de Québec, M. H. E. Lavigueur, président de notre Exposition Provinciale, transmet à toute la population de la Province de Québec une invitation toute particulière, à venir jouir pendant ce temps de la cordiale hospitalité de la vieille Cité de Champlain.

CONSULTEZ LE
PACIFIQUE CANADIEN

POUR TOUS LES VOYAGES

CANADA

EUROPE

CROISIÈRES

ETATS-UNIS

ORIENT

Billets pour toutes les destinations

Renseignements fournis gratuitement — Itinéraires préparés
 avec soin — Service incomparable — Satisfaction
 absolue — Plaquettes illustrées sur demande.

Bureaux des billets à Québec:—30, rue St-Jean, Tél.: 2-0093
 Château Frontenac, Tél.: 2-1840 — Gare du Palais, Tél.:
 2-0663 — Détails supplémentaires en s'adressant à :

CHS=A. LANGEVIN,

Agent Général Service
 des voyageurs,

GARE DU PALAIS, QUEBEC

Agence Générale de Navigation Océanique.

Toutes les lignes circulant du Canada et des Etats-Unis représentées.

L'Écho Musical et Artistique

Par J.-Horace Philippon, Avocat

I. — THEORIE ET VOCALISES.

Nous avons revu Paul-Arthur. Oui, ce même Paul-Arthur dont la dernière livraison du *Terroir* nous disait un mot. Certes, il n'a pas changé! Et quand il parle *chant*, il argumente au besoin, pour convaincre... S'il ne réussit pas à convaincre, il s'en console à la pensée qu'au moins son interlocuteur ne lui aura pas fait prendre des vessies pour des lanternes!...

Voyons plutôt ce qu'il nous a raconté.

Il dînait, l'un de ces derniers jours chez Madame X., dont la jeune fille G., suit des cours de chant chez le professeur Z., depuis plus de trois ans.—Au dire de la mère, le professeur en question est un artiste "extraordinaire", un "maître" sans pareil, et sa jeune fille, une élève incomparable par la multiplicité de ses talents...

Paul-Arthur, qui connaît le "maître" et l'artiste en question, et soupçonne la valeur de ses enseignements, garde un silence non comprometteur, et comme un enfant soumis et respectueux, incline la tête à chaque affirmation laudative de la mère... Il se dit, nous verrons bien tantôt.

Le moment venu de faire de la musique et du chant, Paul-Arthur prie Mlle G., de s'exécuter.— Comme les grands artistes préfèrent toujours nous lasser à les trop inviter, et que Mlle G., connaît cette tradition, — pourtant si détestable — elle se réécuse d'abord, tousse un peu, demande un verre d'eau, prend des poses, prétexte qu'elle n'est pas en voix, qu'elle "pratique" peu depuis quelques jours... et finalement se dirige vers le piano.

Sur sa figure un peu de mélancolie; au coin de la bouche, une petite moue dédaigneuse; — quoi! pense-t-elle assurément, on est artiste ou on ne l'est pas, et puis, une artiste ne s'exécute que devant les grands auditoires!...

Un moment de silence. Attitude composée de la mère. Deux roulades sur le piano. Et ça y est!...

Mlle G., chante... a chanté. On applaudit!... Elle est "déjà" une artiste, peut-être même une des gloires canadiennes de demain, pense la mère.

Et Paul-Arthur, qui a ses façons à lui de comprendre le chant et les méthodes de chant, pense ainsi: —voix sur le souffle, mal posée, chevrottante et sans timbre. Aucune homogénéité, abus de la gorge, prononciation insuffisante et molle. Par ailleurs, voix naturelle qui aurait quelques possibilités, si elle était placée plus en avant, bref si son éducation était refaite suivant les vrais principes.

Avec votre professeur, Mademoiselle, vous apprenez beaucoup de pièces, je suppose? Oh! oui, s'exclame Mademoiselle G., avec un accent de gratitude pour son cher professeur, à chaque leçon une pièce nouvelle.—Faites-vous beaucoup de théorie, insiste Paul-Arthur? — Quoi? dit Mlle G., de la théorie?

Mais, non, monsieur, avec mon professeur, nous ne faisons que des vocalises... Il est épatant, mon professeur, vous savez. Pas besoin de théorie!...

Et Paul-Arthur, qui me racontait cette anecdote mi-badine, mi-sérieuse, ajoutait en protestant avec énergie: — "Non, mais nos gens sont-ils donc assez gogos pour se laisser leurrer de pareille façon, disait-il. Depuis quand, l'enseignement d'une science ou d'un art peut-il se faire sans en apprendre d'abord les principes, la théorie!... Des vocalises, seulement des vocalises!... Avec cela, un élève n'apprendra jamais rien de sérieux, et il ne sera jamais qu'un superficiel, qui, loin du professeur, cherchera vainement, tâtonnera, inclinera sans discernement vers le faux ou le vrai. Un professeur de chant qui n'enseigne pas d'abord les principes de l'art vocal, est un exploiteur des talents qui lui sont confiés, et un exploiteur de leurs parents, — qui lui font confiance et payent les notes.

Jamais de théorie, ajoutait Paul-Arthur, voilà donc la raison des émissions mauvaises, des bouches molles, des voix blanches ou chevrottantes! Voilà pourquoi tant d'élèves chantent de telle ou telle façon, sans savoir pourquoi.—Ces élèves, en vérité, ne seront jamais que des élèves. Car, dans le domaine de l'art vocal comme en tout autre domaine, si l'enseignement donné est à la fois sérieux, logique et méthodique, un élève devrait pouvoir aspirer un jour à devenir lui-même, après "le cours d'études" un professeur de chant, ou si telle n'est pas son ambition il devrait alors pouvoir se dire, qu'il aurait pu enseigner à son tour, qu'il a acquis la formation d'un professeur.

D'ailleurs, précisait Paul-Arthur, n'est-ce pas ce qui se produit à l'étranger, en France, par exemple? Un élève, aujourd'hui, sera professeur, plus tard.— Et pourquoi? Par ce que les études vocales sont sérieuses, parce que l'élève y apprend la théorie, — les principes du chant.

Et comme Paul-Arthur nous quittait, nous pensions; — drôle de gars, tout de même que ce Paul-Arthur! Il a de la logique, — et de la meilleure. En effet, il ne prend pas des vessies pour des lanternes!...

II. — L'ART ORATOIRE ET LES ELECTIONS.

Nous avons toujours pensé que l'art oratoire, pour être véritable, doit avoir au moins les qualités suivantes: — sincérité dans l'expression, conviction dans les idées, mesure et logique dans l'argumentation.

Or il est amusant parfois, au cours des assemblées électorales, d'entendre les impressions de l'électeur qui consacre comme grands orateurs tel ou tel candidat ou l'un quelconque de ses adeptes.

Un grand orateur, c'est toujours si beau, et si rare, que vous prêtez d'avantage l'oreille, instinctivement, pour ne rien perdre de ce que *l'éminent M. Untel* va dire.—Car, en assemblées électorales, tous les orateurs sont "*éminents*," même ceux qui parlent pour la première fois en public!

Et donc, vous écoutez! L'orateur s'avance sur l'estrade, prend un verre d'eau et un air imposant, deux choses qui sont dans la tradition, et qui ne se séparent pas de loin! — Untel parle: — le geste et le ton sont agrandis démesurément. La voix devient forte, essouffée et stridente, pour appuyer des mots souvent sans force ni valeur. Ainsi, on mord pour ainsi dire, dans les mots suivants, qui reviennent à toutes les deux minutes; — "électeurs de cette province", "électeurs de ce comté", — nous avons le droit de déclarer", (la plupart du temps, l'orateur ne déclare rien du tout), ou encore, "Mesdames, messieurs, vous êtes en droit d'attendre", (et l'électeur attend parfois bien longtemps), ou encore, "nous avons le devoir de vous instruire, électeurs de ce comté, (notons le compliment), de vous instruire des grandes questions politiques, dont dépendent les intérêts vitaux de la nation", et l'orateur s'essouffle et s'enrhume alors, à parler de montagnes, de couchers de soleil, de fumées sortant des cheminées de la petite école rurale; ou encore, "c'est à la lumière des grands principes de ce parti", et l'électeur écarquille les yeux, sans rien voir du tout.—

Ton, geste, phrases ronflantes et vides de sens, argumentation obscure et enchevêtrée, voilà de l'éloquence, et voilà qui consacre un homme "*éminent orateur*".—Farce, vaudeville, que tout cela! — Et si, par surcroît, "*l'éminent orateur*" est en même temps, un audacieux, un polisson qui affirme sans pudeur des choses aussi étonnantes que risquées, si surtout, il a suffisamment d'astuce pour vilipander son adversaire, et lui crier des injures parfois blessantes pour lui et sa famille, l'électorat applaudit à outrance, pour que le comédien continue de crier, et quand "*l'éminent orateur*" a fini sa harangue endiablée, quand il a repris son siège et qu'il s'éponge le front on dit, en s'exclamant; — "non, mais pense-tu qu'il parle".

Ce qu'il a dit? — On ne se le demande même pas. Il est "*orateur éminent*" même s'il n'a rien dit du tout. Que les temps sont changés, et les moeurs électorales aussi! On devrait y songer plus souvent, pour corriger bien des... choses...

Et voilà, très souvent, l'art oratoire des campagnes électorales!

Heureusement pour l'art, que de belles exceptions confirment encore la règle générale.

Québec, 10 août 1931.

" L'ARGENT EST RARE "

Voilà un refrain bien connu, chez nos compatriotes.

Depuis une couple d'années surtout, il se fait entendre un peu partout.

Les produits du sol ne manquent pas cependant.

Il y a abondance de blé, de pommes de terre, de fruits, de légumes, etc., sans oublier le bois à plume et de construction.

Le commerce et l'industrie sont dans le marasme; les commis-voyageurs reviennent, à la fin de chaque semaine, les mains vides de commande; on renvoie maints employés dans les magasins; les salaires et les gages sont coupés; les chômeurs crient famine dans les villes; les banques diminuent les crédits.

Et cependant que voit-on? Chez Eaton — que nous estimons — déclare que l'an dernier la province de Québec lui a donné des commandes pour \$80 par famille, en moyenne.

Combien cela fait-il pour la Province entière?

Environ \$45,000,000. Vous avez bien lu: quarante cinq millions de dollars, soit environ le budget provincial.

Que d'oeuvres périraient si le Gouvernement ne les soutenait pas des deniers publics!

Mais, a-t-on jamais pensé à ce qu'il pourrait accomplir si, du jour au lendemain, son budget était

doublé? Eh bien! cet argent fait chez nous, et qui devrait, en majeure partie, demeurer chez nous, est expédié, par ignorance ou snobisme, ou simple bêtise, à l'étranger, où il est employé à des entreprises déjà puissantes, qui continueront à travailler contre nous, contre Québec et ses habitants.

Voilà tout le problème, dans un raccourci, à la portée de tout le monde.

Nous avons, dans nos magasins, tout ce que la maison Eaton de Toronto peut nous vendre.

Pourquoi alors, ne pas encourager nos marchands de la province de Québec?

Pourquoi ne pas donner du travail à nos gens, à ceux de chez nous?

Pourquoi chasser les nôtres, les obliger à s'expatrier?

Ignorance, irréflexion, manque de fierté nationale? — et que d'autres aménités je me prive d'aligner ici!

Ce n'est pas d'anémie que nous mourrons — car nos familles nombreuses attestent trop de vitalité pour cela — mais de bêtise, de bêtise pommée, assaisonnée de levures de vaisselle, que voudront bien nous accorder *généreusement*, ceux que nous engraissons de nos commandes à l'étranger...

G. E. M.

La Véritable Evangéline

Par M. Edmond MONTET



Ce beau travail fut présenté, il y a quelques années, à la Société Historique de Montréal par M. Edmond Montet, un de ses conseillers.

M. Montet a passé quinze ans de sa jeunesse dans les campagnes acadiennes de la Louisiane à Terrebonne, Ascension, St-Jacques, Iberville et St-Jean-Baptiste. Il a vécu de la vie de leurs habitants et sa famille y a fait souche nombreuse.

Ce travail documenté pourra servir de complément aux récits qui nous ont déjà été faits par ceux des nôtres qui ont eu l'avantage et le plaisir de visiter l'Acadie Louisianaise.

L'histoire ou la légende d'Évangéline exerce et exercera toujours une impression profonde sur l'imagination populaire.

Pour vous en parler, ce soir, je n'ai ni l'autorité, ni la compétence nécessaires et mon seul titre à votre indulgence sera d'avoir été mis à même de constater qu'une Évangéline non moins poétique, non moins sympathique que celle du grand poète qui l'a immortalisée, a vécu, et de vous la révéler à mon tour, dans le cadre de la vie réelle où elle a aimé et où elle a souffert.

Je plonge au hasard de mes souvenirs, pendant mes quinze années de séjour en Louisiane, sur l'habitation où s'écoula ma première jeunesse. Il y a de cela, hélas! plus de quarante ans.

Nous sommes au premier printemps de l'année, à la mi-février, et à l'heure matinale où le laboureur, pour s'éviter la chaleur tropicale du haut du jour, s'empresse d'aller tracer les sillons dans un sol d'alluvion fertile, qui fait, depuis des siècles, la richesse inépuisable de tout le delta du Mississipi.

Nos laboureurs, ce sont des nègres, indolents et insouciant, qui vont de leur cabane, à l'appel de la cloche, atteler, à l'écurie, de puissants mulets, à des charrues non moins imposantes de taille et de force. Puis, c'est le défilé des attelages, sous l'œil observateur du gardien d'écurie ou du majordome (overseer, disent les anglais,) traînant les charrues placées sur une planche-glissoire et retenue au socle par une chaîne à crochet.

Sur la planche à l'arrière, guide en mains, le laboureur se tient debout et se laisse porter au trot allongé de ses mulets jusqu'aux pièces de labourage, qui s'étendent à perte de vue, en pleine prairie, sans ondulation aucune, jusqu'à l'orée des vastes cyprès qui sont les majestueuses et souvent impéné-

trables réserves forestières de toute la Basse-Louisiane.

Nos nègres passent devant leur maisonnette à un étage, posée sur pilotis, ou exhaussée du sol en bousillage, à toit angulaire, sans mansarde et sans cave, ouverte à tous les vents, blanchie à la chaux, avec planchers lavés et rougis à la brique pilée.

Sur la galerie de chaque cabane, l'on voit grouiller des légions de négrillons, autour de grosses et grasses matrones, vêtues de robes en calico, ramassées en bouée à la taille, au corsage opulent, la tête coiffée d'un mouchoir de madras, noué à la catalane. Coiffure originale s'il en est et qui ne fait qu'accentuer la grossièreté des traits; figures épanouies, lèvres épaisses, nez épatés, dents d'une blancheur d'ivoire et yeux qui brillent en blanches escarboucles sur un fond noir d'ébène tout éblouissant.

Et j'écoute ces voix, plaintives et tristes, traînantes en une mélodie étrange, parlant en un patois simple, concis, raccourci, à la façon d'enfants qui balbutient encore, cette langue qui leur est venue de leurs différents maîtres ou de leurs différentes patries. Et j'entends un père dire :

“Bonjour pétiots, bonjour mémé, je reviendrons bétot.”

Et les jeunes gens saluent au passage d'un chant d'amour pittoresque la bien-aimée qui s'en va ailleurs, sur l'habitation, partager avec eux les travaux des champs.

Mo l'aimer toi, chère,
De tout mon coeur, chère,
Ma mourri pour toi,
Ma mourri pour toi,
Ma mounri pour toi, chère.

Et il en était ainsi il y a 40 ans dans toute la campagne de la Basse-Louisiane où les groupements agricoles avaient un caractère mixte de noirs et de blancs, ces derniers d'origine française ou de descendance acadienne.

Ce patois que l'on appelle le patois créole est le parler de toute la jeunesse, — parler qui a ses formes, ses rythmes et mêmes ses règles — parler qui a toute une littérature originale et savoureuse où fourmille la légende et qui serait une mine précieuse à fouiller — toute aussi riche que celles que nous découvrons chaque jour dans notre terroir canadien.

On parle le français, en Louisiane, en bon français, en pur français, du moins on parlait ainsi il y a quarante ans.

C'était alors le beau temps, la Louisiane avait ses centres de littérature et la Nouvelle-Orléans, ses salons. Les coutumes chevaleresques avaient cours, et la gracieuseté des menuets et des rigodons dansés sur l'herbe, s'alliaient à la finesse spirituelle des beaux diseurs ou des improvisateurs de cantilènes célébrant

la joliesse et la grâce toute madrilène ou française des galantes de leurs foyers.

Saint-Martinville était et est encore un des centres de la Louisiane où ces coutumes ont le plus longtemps survécu. Saint-Martinville fut un des foyers les plus vivaces de la littérature française en Louisiane, une petite ville de quelques milles habitants, français de coeur, français d'âme et sur lesquels l'esprit anglo-saxon est venu vainement s'é-mousser.

Saint-Martinville est aussi le centre acadien le plus important de la Louisiane, et c'est là que se déroula la dernière épopée du roman d'amour de la vierge acadienne dont la fidélité et la constance ont immortalisé la mémoire.

Le poème d'Évangéline est plus qu'un véritable roman, c'est un roman vrai, une histoire d'amour si simple et si puissante qu'elle a permis à un grand poète de la souder à des événements profondément tragiques, sans en faire naître d'amertume et à créer, en même temps, un prototype de la femme acadienne, qui a grandi toute une race aux yeux de l'humanité civilisée.

Ce n'est pas cependant du poème de Longfellow dont j'ai à vous parler, mais c'est de son Évangéline, de celle que les Acadiens de la Louisiane revendiquent comme la leur, de la véritable Évangéline.

Elle n'est pas de moi non plus cette histoire, mais d'un homme fort apprécié pour son talent d'historien, de légiste et un littérateur dans la patrie d'adoption de ses ancêtres, issu de ce Jean Mouton, déporté d'Acadie, dont un des descendants fut gouverneur de la Louisiane, allié aux familles des Bastariche et des Robichaud déportées d'Acadie et dont la petite Évangéline était devenue l'enfant d'adoption quand la tragédie acadienne déchira leur patrie commune.

C'est de feu le Juge Félix Voorhies, de ce glorieux rejeton d'Acadien, natif de Saint-Martinville, en Louisiane, dont je veux parler, qui, un jour, eut l'heureuse idée de publier en un intéressant opuscule de "Réminiscences Acadiennes" le récit naïf et touchant que racontait sa bisaïeule, récit que je vais essayer de résumer pour vous en bien faire apprécier la saveur littéraire et la valeur historique assez déconcertante pour nombre de commentateurs ou de chercheurs que la tragédie acadienne a tant intéressés.

RECIT DE LA GRAND'MERE

Petiots, disait-elle, ma tère natale est située loin, très loin dans le Nord, et vous auriez à marcher pendant des mois pour l'atteindre; vous auriez à traverser des rivières profondes et un pays sauvage, à franchir des montagnes élevées et à longer des précipices d'où la vue découvre des vallées immenses et fertiles; vous auriez à marcher jour et nuit, souvent à travers des forêts sans fin, au milieu desquelles vivent des tribus sauvages qui ne cherchent que l'occasion de vous dévaliser ou de vous tuer.

Ma terre natale s'appelle "l'Acadie". Il y fait froid, et l'hiver, c'est une terre désolée que recouvre une neige immaculée, qui y séjourne pendant plusieurs mois de l'année. Malgré cela, Dieu en avait fait un pays de paix et de tranquillité où toute une

population y vivait dans la sobriété et le bonheur.

Petiots, vous devez savoir qu'il y a moins de cent (100) ans, l'Acadie était une province française. Les officiers du Roi nous traitaient avec bonté et équité; mais nous ne savions pas quel sort cruel nous attendait.

Tout le peuple d'Acadie ne formait qu'une grande communauté dont les plus anciens étaient les aviseurs familiers. Chaque famille très nombreuse, se partageait la terre, la cultivait en s'aidant mutuellement, et nous ne connaissions pas ce que c'était que la chicane.

Chez nous, nous tenions en honneur la concorde et l'harmonie, la tempérance, la sobriété et la simplicité de moeurs; aussi, chaque famille était-elle nombreuse et heureuse, et nos jeunes gens se mariaient très jeunes pour former de nouveaux foyers; leur demande d'union était toujours approuvée, et chacun se faisait une joie de leur venir en aide. Comment n'aurais-je pas gardé le meilleur et le plus profond souvenir de ce pays fait d'amour, de charité et de simplicité d'âme.

Malheureusement, la guerre entre la France et l'Angleterre devait nous rendre bien malheureux et changer cette vie pastorale si simple et pourtant si fertile en bons résultats, en un pays de désolation, et faire des pauvres Acadiens, un peuple d'exilés.

Ah! petiots, la guerre avec ses conséquences terribles avait fait que mon malheureux pays n'était plus qu'un amoncellement de cendre et sa population, une bande humaine traquée comme des bêtes fauves, tantôt par les sauvages, tantôt ballotée sur des bateaux, parquée dans des entreponts sans air et soutenu sans nourriture, destinée à débarquer sur une terre inconnue.

Lorsque les nouvelles de la guerre nous parvinrent, plusieurs de nos jeunes gens se décidèrent de se diriger vers le Canada pour soutenir le drapeau du Roi de France.

Le jour de leur départ, ils reçurent la sainte Communion à genoux devant l'autel, et ils écoutèrent silencieusement les encourageantes paroles de notre vieux pasteur, pendant que la population pleurait en silence le départ de ces braves que nous ne devions plus revoir à St-Gabriel.

Dix mois après, nous n'avions reçu aucune nouvelle d'eux. Les Anglais avaient dirigé d'abord toutes leurs forces vers le Canada et ils semblaient avoir oublié l'Acadie, quand un matin, on trouva, tout près de l'église de St-Gabriel, un jeune garçon gisant inconscient sur le gazon; son bras gauche était brisé et il saignait abondamment.

Après avoir reçu des soins diligents et empressés, c'est avec peine qu'il nous annonça les plus tristes nouvelles.

Les Anglais avaient débarqué des troupes sur les côtes de l'Acadie et se livraient aux plus cruelles déprédations.

Ils pillaient et brûlaient nos villages et s'emparaient, d'une main sacrilège, des ornements et même des vases sacrés dans nos églises.

Ils séparaient les épouses de leurs maris, les enfants de leurs parents, et les embarquaient sur des bateaux pour des destinations inconnues.

Ils n'épargnaient que les traîtres, qui renonçaient

à servir le Roi de France, pour accepter la domination anglaise.

Vous vous imaginez facilement, petiots, ajouta ma Grand'Mère, de cette voix douce et profonde qui soutenait notre attention et nous faisait joindre nos larmes aux siennes, que le récit de ce jeune homme blessé et couvert de sang, nous émotionna profondément.

Sur le conseil des plus âgés, nous nous réunîmes tous au presbytère pour délibérer avec notre bon vieux curé, non sans avoir d'abord prié le Bon Dieu de venir à notre secours, de nous pardonner nos péchés et de nous diriger dans le droit chemin.

Un des plus anciens de St-Gabriel, sachant combien nous aimions le drapeau de la France, qui était pour nous symbole de liberté, de prospérité et de bonheur, ne doutant pas de notre fidélité à le suivre, passa en revue la situation pénible dans laquelle nous nous trouvions, demandant ce que nous entendions faire.

—“Plutôt que de déshonorer notre mère-patrie et de mériter le nom de traîtres, exilons-nous, détruisons nos maisons et mourons,” telle fut la réponse de nos pères.

—“Votre réponse est sublime, dit alors celui qui nous avait interrogés, et je n'en attendais pas d'autre. Nous partirons, sans amis et sans le sou pour des terres lointaines; nous partirons pour la Louisiane, où nous pourrions servir librement la France et notre Dieu. Mes chers amis, nous avons à peine le temps de faire nos préparatifs; ce soir, il nous faut être loin de St-Gabriel.”

C'est en re foulant nos larmes que nous quittâmes le presbytère pour revenir jeter un coup d'oeil sur tout ce que nous avions construit, habité, utilisé et aimé, à partir de la vieille maison, en passant par le jardin, la basse-cour, nos animaux et aussi loin que nos regards pouvaient se porter à l'horizon. Mais le sens du devoir nous donna le courage d'accomplir une douloureuse tâche.

La plupart d'entre nous cachèrent dans les puits notre argenterie la plus précieuse, dans l'espoir de la retrouver un jour.

Les hommes mirent le feu aux maisons et bientôt les trois cents habitations que comprenait St-Gabriel, ne furent plus que des brasiers que le vent agitait et c'est à la lueur de cette colonne de feu que vos ancêtres, petiots, prirent le chemin de l'exil.

Lorsque la lune se leva, elle éclaira vite un groupe de fugitifs qui pleuraient moins sur leur propre sort que sur les malheurs qui s'effondraient sur leur patrie.

A sa lueur douce, à cette clarté qui nous permettait de continuer notre chemin, nous reprîmes notre marche vers l'exil.

Tout à coup, un bruit de ferrailles, de fusils, qui s'entrechoquent, puis la cadence rythmée du tambour : c'en était fait, l'ennemi nous arrêtait.

Comme les plus anciens d'entre nous expliquaient à l'officier anglais qui commandait, que nous nous dirigeons vers la Louisiane, après avoir détruit nos foyers, ce représentant du Roi d'Angleterre nous reprocha d'être des sédicioux, d'avoir brûlé St-Gabriel et nous annonça qu'à moins de renoncer au serment d'allégeance que nous avons prêté au Roi de

France, il nous considérerait comme des traîtres et nous traiterait comme tels.

“Monsieur, répondit René Leblanc, qui était notre chef, notre roi est le Roi de France, et nous ne sommes pas traîtres au Roi d'Angleterre, dont nous ne sommes pas les sujets. Si, par la force des armes, vous avez conquis ce pays, nous sommes prêts à reconnaître votre suprématie, mais nous ne sommes pas prêts à nous soumettre aux lois anglaises, et c'est pour cette raison que nous avons abandonné nos maisons, pour vous diriger vers la Louisiane, où nous trouverons là sous la protection du drapeau français, la paix, la tranquillité et le bonheur dont nous jouissions ici.”

“Puisque vous voulez émigrer, qu'il soit fait selon votre désir,” répondit l'officier anglais, et il donna l'ordre à ses soldats de nous forcer à rebrousser chemin vers St-Gabriel où nous ne retrouvâmes que des ruines.

Le lendemain et les jours suivants, hommes, femmes et enfants étaient embarqués sur des bateaux, sans égard à leur degré de parenté, sans s'occuper que l'on séparait l'épouse du mari, ou les enfants de leur mère, et les bateaux qui nous transportaient, se dirigèrent vers les côtes du Maryland. Inutile de vous dire, petiots, qu'en débarquant sur ces côtes rocheuses, presque sans nourriture, divisés et malheureux, nous ne savions pas où nous étions.

La Providence qui veille toujours sur ses enfants, surtout quand elle les éprouve, nous envoya deux protecteurs dans la personne de MM. Charles Smith et Henri Brent, qui vinrent au-devant de nous et nous offrirent la plus large hospitalité. Ces deux noms, petiots, vous devez les garder gravés dans votre mémoire dans un témoignage d'inaltérable reconnaissance.

Pendant trois ans, nous vécûmes aussi heureux que les circonstances le permettaient, protégés et aidés par les familles Smith et Brent qui s'occupèrent de nous comme si nous avions été de leurs parents les plus proches.

Plusieurs parents pleuraient la perte de leurs enfants; une femme son mari, un mari sa femme et souvent ses enfants; d'autres un fiancé ou une promise, mais la plus désolée, quoique la plus courageuse, était cette pauvre Emmeline Labiche.

L'HISTOIRE D'EMMELINE

Emmeline Labiche, petiots, dont je ne vous ai pas encore parlé, avait perdu ses parents en bas âge. Je l'avais prise chez moi et l'avais élevée comme notre propre enfant.

Elle avait grandi à mes côtés, attirant l'attention de tous et de chacun par ses manières affables, son caractère doux, son courage et sa charité.

Ses cheveux bruns, légèrement ondulés, encadraient une figure régulière et une peau de pêche.

Emmeline qui venait d'atteindre ses 16 ans, était sur le point de se marier à Louis Arceneaux, un de nos jeunes garçons les plus laborieux et les plus avantageusement connus de St-Gabriel.

Leur amour datait de leur plus tendre enfance, et chacun admettait que la Providence désirait leur union, tant ce couple avait bonne mine et savait s'attirer les sympathies de tous.

Leurs bans avaient été publiés dans l'église du village et le mariage fixé à une date toute prochaine, lorsque les malheurs de l'exil tombèrent sur nous.

Nos oppresseurs nous avaient traînés au rivage et de là, sur leurs bateaux, lorsque Louis, voulant se rapprocher d'Emmeline, qu'il adorait, et prendre avec elle le chemin de l'exil, fut brutalement assailli et blessé.

Emmeline avait été témoin de toute cette scène; elle assista à son embarquement comme à son départ, sans prononcer de paroles inutiles et sans se livrer à des scènes de larmes qui auraient pu attirer sur elle l'attention générale. Pâle, sans mouvement comme une statue, sur le bord de la grève, elle regardait partir celui auquel elle avait donné sa main et son cœur. "Mère, Mère, me dit-il, la voix brisée, il est parti et ils vont le tuer; que vais-je revenir?"

J'essayai de la consoler de mon mieux et l'attirant sur ma poitrine, je la caressai comme un enfant, comme mon enfant. Je l'aimais d'autant plus que j'étais impuissante à soulager sa peine.

L'histoire d'Emmeline Labiche, que nous avions surnommée "Evangéline" ou petit Ange de Dieu, est triste, petiots, et je peux difficilement me la rappeler sans la plus profonde émotion.

Exilée avec nous, en Maryland, elle atteignait trois ans, plus tard, le pays du Tèche, au poste des Attakapas, où nous fûmes accueillis à bras ouverts par une population composée de Louisianais et de nos compatriotes qui nous avaient précédés là.

Volontairement silencieuse, quoique attentive à me rendre les plus légers services, elle se faisait un devoir de prodiguer ses soins aux plus délaissés d'entre nous; elle n'en revivait pas moins le rêve terrible qui lui rappelait sa séparation d'avec son fiancé.

Un jour, comme elle marchait à mes côtés alors que nous allions visiter un autre groupe d'Acadiens que nous n'avions pas encore eu le bonheur de saluer, elle tressaillit et me saisit la main.

Je vis le sang affluer à ses joues et de sa voix au timbre d'argent, elle me dit : "Mère, Mère, c'est lui, c'est mon Louis", en pointant du doigt un homme qui se reposait assis à l'ombre d'un gros érène. En effet, c'était bien Louis Arceneaux.

Avec la rapidité de l'éclair, elle vola à son côté et, avec une joie inexprimable, faite d'extase et d'amour indicibles, elle dit : "Louis, Louis, je suis ton Emmeline, ton Emmeline trop longtemps perdue, tu ne m'as pas oubliée?" Il se leva, la regarda, pâlit, puis, laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ne prononça pas un mot.

"Louis, dit-elle, douloureusement impressionnée par la froideur de son bien-aimé, pourquoi te détournes-tu de moi? Je suis encore ton Emmeline, ta promise et j'ai gardé pur le serment que nous avons prêté ensemble. N'as-tu pas pour moi un mot de bienvenue, Louis?" Puis, comme des larmes s'échappaient de ses yeux : "Dis-moi, dit-elle, que tu m'aimes toujours et que la joie de me rencontrer te paralyse et t'empêche de manifester ton amour."

"Ne me traite pas avec autant de bonté, je ne le mérite pas, répondit Louis Arceneaux, dont les lèvres blanches tremblaient et dont la voix n'était qu'un souffle : "Je ne t'aime plus et j'ai donné mon cœur à une autre. Enlève de ta mémoire le souvenir du passé et pardonne-moi."

Il se leva vivement et s'enfonça vers la forêt. Pauvre Emmeline, elle resta là tremblante comme une feuille de hêtre. Je la pris par la main. Une pâleur sépulcrale couvrait son visage, ses regards étaient perdus et ses mains glacées. "Emmeline, lui dis-je, viens mon enfant, viens." Elle me suivit et répéta tout à coup d'une voix blanche : "Emmeline, Emmeline, qui est Emmeline?" et me regardant bien en face, elle me demande d'une voix toute changée : "Qui êtes-vous, qui êtes-vous?" et elle s'enfuit.

Elle était folle, folle d'avoir trop aimé, folle de n'avoir pas su oublier, folle de s'être prodiguée pour tous et chacun de nous, quand son promis, son fiancé l'avait oubliée pour toujours! Elle ne recouvra jamais la raison et sa mélancolie devint de plus en plus profonde chaque jour. Un sourire de tristesse s'imprimait sur ses lèvres pendant que ses beaux yeux cherchaient dans l'azur, l'image de l'être aimé.

Aussi douce et aussi aimable que toujours, chacun ne l'en aimait que davantage et nous cherchâmes en vain à apaiser sa souffrance. Lorsque cette pauvre Emmeline parcourait les rives du Tèche, cueillant les fleurs sauvages dans les sentiers perdus et chantant d'une voix douce, les doux chants de chez nous, de l'Acadie que nous aimions tant, chacun de nous ne pouvait s'empêcher de pleurer.

Elle vivait toujours son rêve, parlant de l'Acadie et de Louis dans des termes d'un amour si profond et si doux qu'elle nous en tirait des larmes. Elle se représentait la veille de son mariage, avant que la catastrophe ne se produisit, et, c'est avec dévotion qu'elle évoquait son mariage du lendemain, sa couronne de mariée et les cloches de l'église qui devaient faire entendre leur joyeux carillon pour célébrer bien haut son bonheur. Mais, cette joie se changeait aussitôt en un désespoir profond qui la secouait tout entière, quand elle se représentait la dernière scène qu'elle avait eue avec Louis et qui avait tué et son bonheur et sa raison.

Minée par son malheur, elle expira dans mes bras, comme un tout petit enfant, comme un ange qui allait revoir le ciel. Elle repose maintenant sous le gros chêne près de la petite église du poste des Attakapas et sa tombe a été tenue verte et fleurie aussi longtemps que votre Grand'Mère, petiots, a été capable de s'y agenouiller.

Ah! petiots, combien triste fut le sort de cette pauvre Emmeline, de ce petit ange de Dieu que nous avions surnommé "Evangéline."

* * * *

Je vous ai dit déjà qu'après l'exil, nous avons passé trois ans dans le Maryland, nous apprîmes, un jour, qu'un groupe d'Acadiens exilés comme nous

s'étaient établis dans la Louisiane; qu'ils étaient parvenus à refaire leur fortune et vivaient heureux sous l'égide du drapeau français.

Cette nouvelle nous fit comprendre que notre devoir était d'aller les rejoindre et nous dûmes annoncer à MM. Brent et Smith notre détermination. Malgré l'avis de nos excellents bienfaiteurs, qui voulaient nous retenir, craignant pour nous les dangers des pays que nous aurions à traverser, nous partîmes, enfin.

Nous étions embarqués dans de lourds wagons traînés par des chevaux. Vingt hommes à cheval nous précédaient en éclaireurs et vingt autres nous suivaient, formant notre arrière-garde.

A droite comme à gauche, des jeunes gens nous escortaient à quelque distance et servaient d'éclaireurs.

Il serait trop long de vous énumérer, petiots, toutes les souffrances que nous dûmes supporter avant d'atteindre la Louisiane, ayant à traverser des rivières, des gorges, des forêts où les sauvages se montraient et nous suivaient, prêts à nous attaquer.

Au cours du voyage, un groupe de chasseurs et de trappeurs canadiens vint à notre secours et nous offrit de renouveler nos provisions épuisées, ce qui raffermi notre courage. Ils nous conseillèrent d'abandonner nos wagons et de nous embarquer sur de lourds radeaux qui descendaient la rivière du Meschacébé, (Mississippi).

Au moment de mettre notre plan à exécution, nous eûmes la douleur de perdre notre chef, René Leblanc, que le grand âge et les malheurs avaient fini par terrasser. Il mourut en chrétien et comme un héros. Nous dûmes l'enterrer au pied d'une colline et à l'ombre des noyers. Nous nous embarquâmes donc sur des radeaux et nous atteignîmes fort heureusement les eaux rapides du Mississippi.

A quelques jours de là, nous arrivâmes au bayou Plaquemines, en Louisiane; une fois de plus nous foulions un sol français, loin de la domination anglaise.

Nos compatriotes nous aidèrent au débarquement, au milieu d'une joie indescriptible. Quel spectacle ce fut, mes chers petiots, que la vue d'un père retrouvant ses enfants, d'un mari longtemps perdu, pressant sa femme dans ses bras, d'un fiancé qui, enfin, pouvait embrasser sa promise.

Après quelque temps de séjour à cet endroit, des officiers du gouvernement nous offrirent des terres dans la région du bayou Tèche où plusieurs d'entre nous fondèrent des foyers qui se prolongent encore.

Petiots, j'ai tenu ma promesse et je vous ai raconté au long la vaillance de vos pères, qui durent braver le martyre pour le soutien d'une noble cause et je suis convaincue que vous êtes orgueilleux de vos ancêtres et que vous vous ferez toujours un devoir de marcher sur leurs traces."

* * * *

Ici s'arrête l'histoire de la véritable Evangéline.

Il y a, vous l'avez constaté, dans le récit de feu le juge Voorhies, certaines lacunes de dates, de périodes ou de géographie mais, en revanche, des faits nouveaux qui sont fort intéressants.

Prenons dans ce récit, comme exemple, ce que l'auteur dit du village de St-Gabriel, d'où sont venues et la petite Evangéline et la veuve Robichaud, sa mère adoptive. Ce nom de St-Gabriel ne se rencontre nulle part dans les archives que nous possédons sur l'Acadie. Il existe cependant en Louisiane, une paroisse de ce nom, où il y a toute une colonie acadienne dont l'origine a été racontée par Madame Dérisée Martin, une louisianaise, dans un opuscule intitulé "Le Destin d'un brin de mousse". Disons aussi en passant, que c'est grâce à un des curés de St-Gabriel, en Louisiane, que nos archives nationales doivent la possession de transcriptions de pièces de registres authentiques apportées là, lors de l'exil, par les Acadiens de Grand-Pré.

J'ai attiré, dans le temps, l'attention de feu le juge Voorhies, sur l'imprécision de certains faits rapportés dans son récit. Il n'y a répondu, sans les élucider, ni rien ajouter à leur valeur historique.

Il y a, dans ce récit, deux autres faits qui, je crois, méritent d'être notés. Dans le cas premier, celui du village de St-Gabriel, ce furent les Acadiens eux-mêmes qui mirent le feu et non les soldats de Winslow ou de Lawrence; et l'autre c'est que, dans la première étape de leur exil, les Acadiens rencontrèrent généralement un accueil hospitalier dans les différentes colonies américaines où ils furent déportés, sinon de la part des autorités, du moins dans les familles de la contrée, apitoyées sur leur triste sort.

Watson, dans les annales de la ville de Philadelphie, rapporte que les quelques trois cents Acadiens qui furent débarqués à Philadelphie furent pourvus d'une longue rangée de maisons sises sur le côté nord de la rue des Pins entre les 5ème et 6ème rues, qu'ils y furent l'objet de nombreux actes de charité de la part de la population et que nombre d'entre eux furent hospitalisés longtemps dans les familles de huguenots tant à Philadelphie que dans d'autres parties de l'Etat. Finalement, tout le groupe de Philadelphie partit pour aller se fixer dans la Basse-Louisiane, sur le Bayou Tèche, un des tributaires de l'Atchafalaya, à une centaine de milles en amont de la Nouvelle-Orléans. Durant leur séjour à Philadelphie, ils adressèrent un mémoire à l'Assemblée de la Province dans lequel ils disaient: "Nous bénissons Dieu de nous avoir conduits en Pennsylvanie où l'on a pourvu à nos besoins et où nous avons été partout traités avec bienveillance et charité chrétiennes."

L'hospitalité du Maryland ne fut pas moins généreuse et générale pour les Acadiens et le récit du juge Voorhies confirme en bien des points ce que l'on trouve dans les annales de la ville de Baltimore à leur sujet.

Les Acadiens qui partirent de Philadelphie pour se rendre en Louisiane en 1757, y avaient été évidemment précédés d'un certain nombre de leurs compatriotes qui avaient été déportés dans les Etats de la Georgie et des Carolines. On fixe l'arrivée de ces derniers en Louisiane vers la fin de 1755 et au

commencement de 1756. Le groupe de Baltimore, dont la petite Evangéline faisait partie, dut arriver en Louisiane en 1758.

Je n'entreprendrai pas ici de vous signaler tous les points de concordance que l'on trouve dans les ouvrages publiés aux Etats-Unis sur cette question d'Evangéline. Pour ceux cependant qui voudront s'intéresser aux choses acadiennes de la Louisiane, je crois utile de donner la nomenclature des principaux auteurs et ouvrages à consulter.

En premier lieu, il y a la véritable histoire d'Evangéline, telle que racontée à Longfellow par le gouverneur Mouton qui, plus tard, devint sénateur de la Louisiane, et que l'on retrouve au chapitre XXI, page 138 et 141 de "An historical sketch of the Acadians, their deportation and wanderings" de Georges P. Bible, Philadelphie (Ferris & Leach, éditeur). Cette histoire a été relatée aussi par madame Octavia Zollicoffer Bond, du Tennessee, dans ses articles sur la Louisiane et ses bayous. Celle du juge Félix Voorhies, dont je vous ai fait le résumé, est tirée de "Acadian Reminiscences" de cet auteur et édité par The Palmer Company, de Boston, et qui a évidemment donné lieu aux deux précédentes.

Et puis il y a, par :

Fortier Alcee	The Acadians of Louisiana.
Cable, G. W.	Old Creole days,
Cable,	Madame Delphine.
Cable,	Strange true stories.
King, Grace E.	New Orleans, the place and the people
King, Grace E.	Balcony stories.
King, Grace E.	Monseieur Motte.
Lancaster, F. H.	Marie of Arcady, (l'un et l'autre)
Stuart, Ruth McEnergy,	Story of Babette.
Chopin, Kate	Bayou Folk.
Chopin	Night in Arcadie.
Aldrich, T. B.	Marjorie Daw & Other stories.
Augustin, George,	Romance of New Orleans.
Pitkin, Helen,	Angel by brevet.
Ailenroc M. B. (pseud)	White Castle of Louisiana.
Hearn, Lafcadio,	Chita.
Henshaw, N. G.	Aline of the Grand Woods.

Life of Abbé Adrian Rouquette, by Miss L. J. Elder.

Et encore les articles originaux intitulés "The Acadians of Louisiana and their dialect" qui ont paru dans "Publications of the Modern Language Association of America 1891, Vol. 6, pp. 64 à 94.

Dans les ouvrages suivants de la bibliothèque Tulane, à la Nouvelle-Orléans, les chercheurs trouveront des notes intéressantes sur Evangéline en consultant :

Johnson, Mme M. A.	"In Acadia".
Fortier, Alcée	History of Louisiana, Vol. 1 p. 12, 147, 152, 153 et 243, Vol. 2, p. 115 et 116.
King & Ficklen	Louisiana Studies, p. 162 à 197.
Cable G. W.	History of Louisiana, p. 114, 115, 135, 162, 223, 256.
Harpers	Bonaventure.

Jones, Alice	"Encyclopedia of U. S. H. "Acadia Vol. 1, p. 12, 14.
Oxenham, John	Béatrice of Bayou Tèche.
Bookman's Magazine	"Barley Grand Bay."
	"Real Evangeline Vol. 18, p. 17.

Il se peut aussi que d'autres documents se trouvent dans le vieux palais de justice de St-Martinville ou dans l'église paroissiale, attestant le décès d'Emmeline Labiche. L'existence d'Evangéline ne fait de doute pour personne dans toute l'Acadie louisianaise. (1)

Longfellow a évidemment calqué son poème sur la véridique histoire d'Evangéline et cela jusqu'à l'arrivée de son héroïne au bayou Tèche. Il a prolongé l'existence des deux amants et changé leur séjour pour se donner le plaisir de dépeindre la merveilleuse forêt tropicale, les grandes chasses en forêt vierge et l'immensité des territoires américains encore inexplorés qui suivirent son voyage en Louisiane, et il avoue lui-même dans un récit qu'il fit à un journaliste de Philadelphie et rapporté dans "Riverside Literature Series — Houghton Mifflin & Co." que la première idée de la fin de son poème lui vint un jour à l'esprit de la façon suivante : "Je passais un matin, rue Spruce, à Philadelphie, quand mon attention se porta sur un vaste édifice, entouré de beaux arbres, au milieu d'un enclos élevé. J'y pénétrai et je fis un examen attentif des lieux. Le charmant tableau des belles pelouses, des parterres de fleurs, de l'ombrage qui s'offrit à ma vue me causa une impression profonde que je n'ai jamais oubliée et lorsque je me décidai à écrire "Evangéline" je plaçai la scène finale, celle de la réunion d'Evangéline et de Gabrielle et de la mort dans la maison des pauvres, et l'inhumation, dans le cimetière catholique situé non loin de là et que j'avais visité une autre fois au hasard de mes promenades."

C'est du sénateur Mouton, ancien gouverneur de la Louisiane, petit-fils d'Acadien et ami intime de Longfellow, rapporte M. Bible, que le poète obtint l'histoire d'Evangéline à peu près dans les termes qu'elle est rapportée dans les "Réminiscences Acadiennes" de feu le juge Voorhies. Les familles Mouton et Voorhies étaient alliées à la famille Robichaud qui avait adopté la petite Evangéline en Acadie, avant l'exil.

J'ai connu longtemps, de nom, feu le juge Voorhies. Nous habitons la même région, lui le bayou Tèche, moi le bayou Black, à quelques cinquante milles de distance, en plein centre de l'Acadie louisianaise, dans cette région qui porte encore, là-bas, le nom de Nouvelle-Iberie. Nous étions tous les deux intéressés aux choses de la littérature du terroir louisianais et faisons partie de cet Athénée louisianais, de la Nouvelle-Orléans, qui a tant lutté et qui lutte encore si énergiquement en Louisiane pour la survivance de la langue française.

J'ai tenu à lui faire préciser certains points, certains détails de son récit d'Evangéline.

(1) J'ai depuis, fait copier les registres de l'église et n'ai rien trouvé de plus. — (L'Auteur.)

(La suite au prochain numéro)

Propos Littéraires

JULES-S. LESAGE

Décidément la vogue est au roman canadien. Déjà, il s'accrédite auprès de la gente lettrée et conquiert une place marquée sur les rayons de nos bibliothèques.

L'on pourrait même faire une revue intéressante de ceux déjà parus en ces dernières années, lesquels marquent une évolution depuis le "*François de Bienville*" de Marmette jusqu'à "*Ce que disait la flamme*", de M. Hector Bernier, "*Claude Paysan*" du Dr Choquette, "*La maison vivante*", de Harry Bernard, ou encore jusqu'aux romans feuilletonnistes de M. Jean Ferron, sans compter d'autres novellistes tel que M. Charles Harvey, en train de se tailler dans ce domaine littéraire une place enviable.

Est-ce à dire, cependant, que nous ayons dans ce genre atteint la perfection? Loin de là. Il nous reste encore une marge pour obtenir la juste renommée qu'ont atteint les oeuvres des écrivains français qui restent nos maîtres en art et en littérature.

Néanmoins nos auteurs canadiens ont fait un grand pas dans la voie qui mène au succès, car déjà leurs oeuvres s'imprègnent de poésie et de couleur locale, s'orientent vers la lumière et vérité humaine.

A ce propos, on a dit justement, qu'on écrirait tout un volume sur le régionalisme dans l'oeuvre balzacienne; qu'elle constituait en effet un véritable document historique, que la "*Comédie humaine*" était une véritable image de la société française dans le premier Empire, auréolée de tant de gloires.

Revenons au roman de M. Léo-Paul Desrosier, au sujet duquel la critique s'est déjà prononcé très favorablement. On lui a même fait l'honneur de comparer cet ouvrage à la pathétique idylle de "*Maria Chapdelaine*" de réputation mondiale.

L'auteur s'est plu à nous représenter de multiples scènes rustiques qui émaillent le récit et nous familiarisent avec de jolies coutumes des traditions qui malheureusement tendent trop à disparaître de nos campagnes; sur lesquelles déteint le tourisme américain, apportant à l'encontre de nos vieilles habitudes d'économie et de clair bon sens, l'illusion d'une vie facile et luxueuse.

Détachons en quelques-unes qui sont de véritables croquis d'un historique achevé: "Des femmes à genoux, capeline sur la tête, menottes en coton aux doigts sarclaient des carrés d'oignons, de concombres ou de persil dans les potagers entourés de cerisiers en fleurs. D'autres portent sur leurs épaules un grief d'où pendaient deux seaux, s'acheminaient vers les troupeaux de vaches."

A un tournant de route voilà que s'ouvre toute une perspective évocatrice de souvenirs d'antan: "La calèche tourna à gauche et se dirigea vers une maison et ses dépendances délabrées. Vincent continua sa route seul. Une béatitude de convalescent. Il s'abandonnait à la douceur du pays natal, à la familiarité des choses anciennes. Ces campagnes cultivées, humides, après les pays incultes où il avait vécu en ces dernières années, le reprenaient par leur harmonie".

Voici un coin de nature d'un tracé net et précis, tout embaumé des senteurs du terroir laurentien: "A l'ouest du côté de la terre ferme la route courait sur

un épaulement du terrain. En arrière une plaine riche, les arbustes, les arbres de toutes sortes couraient autour de chaque pièce et l'entouraient d'un mur de verdure. Puis le marais des Outardes, le marais des Bois, donnaient une échappée sur les horizons lointain, par laquelle on pouvait voir singulier phénomène la prairie qui semblait s'affaisser, plonger jusqu'au mur bleuâtre des Laurentides au lieu de monter graduellement."

Et voilà que dans ce paysage qui se "modifie lentement", s'ébauche l'idylle d'amour: "C'était au milieu du mois d'août, une nuit chaude d'été. Elle mettait en eux (Joseph et Vincent), une espèce de trouble intérieur. Ils ne pouvaient se décider à entrer. Ils leur semblaient qu'en marchant, qu'en restant dehors, qu'en se promenant un peu plus longtemps, ils rencontreraient l'aventure, le bonheur, l'amour."

Mais pourquoi l'auteur ne nous a-t-il pas, lui qui connaît si bien la vie campagnarde, mieux campé ses principaux personnages autour desquels se déroule à travers maints incidents l'action principale?

N'empêche qu'on rencontre certains passages du livre qui peignent bien un état d'âme: "Les instants s'écoulèrent. Ils restaient là douloureux tous deux, incertains de leur destinée. Chacun devinait une forte affection semblable à la sienne, mais comment la concilier avec les exigences des circonstances de sa nature à lui. Et ils suivaient leurs pensées qui tournaient autour des obstacles comme des goélands autour d'un rocher".

On a non sans raisons comparé le "*Nord-Sud*" à "*Maria Chapdelaine*". Certes quoique le premier l'emporte sur le second ouvrage par les descriptions plus franchement canadiennes, l'on n'y trouve pas cependant ce souffle poétique, lyrique même qui anime la légendaire idylle dont les rives de la Péribonca furent au pays du Québec le théâtre, où revit toute l'âme des premiers colons et d'où s'élèvent encore plus persistante les "voix de la terre".

Quoi qu'il en soit, l'oeuvre de M. Desrosier n'en est pas moins méritoire et constitue un effort louable pour fixer en des pays pleins de vie, et de jolis aperçus, quelque chose elle aussi de l'âme de "chez nous", où s'incarnèrent l'esprit et les tendances caractéristiques de toute une race qui s'immortalise dans la durée.

Retenons maintenant la finale nostalgique de cette idylle champêtre qui est en même temps une leçon d'énergie et d'indéfectible fidélité au souvenir: "Abeille têtue elle revenait toujours se heurter la tête à cette vitre qui l'empêchait de parvenir aux champs de lumière."

Puisse la plume de M. Desrosier comme l'abeille butineuse et victorieuse de tous les obstacles, nous donner dans un prochain avenir une oeuvre d'un métier plus sûr et d'une vie encore plus intense, plus vraiment humaine et pleine de cette vivifiante lumière communicatrice d'une aurore triomphale pour les lettres canadiennes-françaises.

—Ste-Foy, Qué., août 1931.

J'AI FAIT UN BEAU VOYAGE

Par le Commandeur J.-L. CORRIVEAU

Deux choses frappent le voyageur étranger et même un québécois quand il visite les différentes parties de notre province, encore inconnues de la majorité : la beauté de la nature et la charmante hospitalité dont il est partout l'objet.

C'est ce que nous avons expérimenté à nouveau pendant le cours du magnifique voyage que nous venons de faire dans les vastes régions du Saguenay et du Lac St-Jean.

Ce voyage a été marqué par deux événements principaux, autour desquels ont gravité tous les incidents heureux qui avaient été si habilement préparés par les organisateurs, nos amis de là-bas ! Le premier, et pour ainsi dire le pourquoi du voyage, fut l'investiture d'un nouveau Chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre, qui n'est autre que Son Honneur le Maire de Chicoutimi, M. Pierre Vézina, l'unique décoré de cet Ordre distingué au Royaume de Saguenay. L'autre événement, c'est la pittoresque randonnée au pays de Maria Chapdelaine.

Les Commandeurs et les Chevaliers de l'Ordre Equestre du Saint-Sépulcre de Québec, accompagnés de leur dames, s'embarquaient donc samedi, le 11 juillet, à 7 heures du matin, sur le "TADOUS-SAC", joli bateau de la "Canada Steamship", qui devait les porter à bon port.

Pendant toute la journée, en excellente compagnie, puisque sur le vapeur, nous avons l'honneur de rencontrer entre autres personnages, le Solliciteur Général du Canada, l'Hon. Maurice Dupré, le Ministre de la Voirie de la Province, l'Honorable M. Perreault et Madame Perreault, Mre Onésime Gagnon, M.P., etc. Nous avons admiré la splendeur du paysage et la majesté de notre "fleuve géant" qui coule si magnifiquement entre deux rives verdoyantes, où sont assis tant de coquets villages. Après une courte halte à la Malbaie et à Tadoussac, nous avons salué avec émotion le Cap Éternité et le Cap Trinité, réalisant une fois de plus, devant ce spectacle, combien nous sommes petits en face de la grande nature...

Et c'est ainsi, ravis et enchantés, que nous abordâmes à Bagotville, où nous attendait toute une délégation de Chicoutimi, ayant à sa tête le maire Vézina et Madame la Mairesse, le Dr Tremblay, leader du Conseil, et Mme Tremblay, les échevins et leurs épouses, etc., qui nous conduisirent en automobile jusqu'au terme de notre voyage.

La cérémonie de l'investiture eut lieu le dimanche matin, dans la Cathédrale. Elle fut célébrée avec toute la pompe et le rituel exigés par le Patriarche

latin de Jérusalem, et présidée par Son Excellence Mgr Lamarche, évêque de Chicoutimi. Messe pontificale, procession et allocution, tout donna à cette partie religieuse de la fête, le cachet de piété et de grandeur qui laissa dans l'âme des fidèles une douce impression. Tous les Commandeurs et Chevaliers de Québec, en grand apparat, occupaient des places d'honneur au baschoeur avec leur président, le Grand Bailli de l'Ordre, qui est en même temps le représentant officiel de Sa Béatitudo Mgr Barlassina, M. le Commandeur G. J. E. Côté. Dans l'après-midi, nous assistâmes, en corps, à la bénédiction de l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi, très beau et très moderne monument, élevé pour le soulagement de la douleur humaine... Puis, après cette démonstration, qui

nous avait permis d'entrer encore plus en contact avec les citoyens de ce centre important de notre province, un grand dîner offert par les Révérendes Soeurs Hospitalières termina la journée, dont le souvenir restera gravé longtemps dans nos mémoires.

Mais, l'amabilité de nos amis de toujours ne s'arrêta pas à ces joies qu'ils venaient de nous procurer. Pour combler nos ambitions, ils nous entraînèrent, le lundi matin, dans douze spacieuses automobiles pour faire ce qu'on appelle là-bas, le "Tour du Lac St-Jean."

Nous étions enchantés, en pensant qu'alors nous aurions l'avantage de visiter cette région lointaine, immortalisée par Louis Hémon, dans son livre Maria

C'est au mois de septembre 1919 que la Société des Arts, Sciences et Lettres inaugurait, à Péribonca, un humble monument de granit, à la mémoire de Louis Hémon, auteur de l'immortel roman de "Maria Chapdelaine", lequel a été traduit dans toutes les langues et qui a fait une grande réclame à la province de Québec. Nous sommes particulièrement heureux d'apprendre, par la plume autorisée de M. J.-E. Corriveau, que le mausolée est l'objet de vénération dans la région où il se dresse, à deux pas de la maison qu'habita Hémon, et que les touristes s'y rendent nombreux, surtout depuis que le Gouvernement a ouvert un chemin de ceinture de Québec à Québec en passant par Péribonca. Nos fidèles lecteurs ne doivent pas avoir oublié que "Le Terroir" d'octobre 1919 publiait un numéro-souvenir, au sujet de cette manifestation, lors du dévoilement du monument érigé à la mémoire de Louis Hémon, et que c'est ce numéro qui a servi le plus à renseigner les écrivains français sur l'odyssée de leur compatriote "au pays de Québec". Parmi les compagnons de voyage qui se rendirent à Péribonca, en 1919, rappelons les noms de l'honorable J.-E. Perrault, l'hon. C.-F. Delage, l'hon. E. Moreau, M. Henri Ponsot, consul re France, M. H. de St-Victor, agent consulaire, l'abbé I. Caron, M. J.-N. Miller, M. Alonzo Cinq-Mars, M. J.-G. Piché, M. J.-S. Lesage, M. D. Potvin, M. Geo. Morisset, M. Lorenzo Labrecque, M. E.-Théo. Paquet, G.-E. Marquis, alors président de la Société des Arts, Sciences et Lettres, et un grand nombre d'autres auxquels s'étaient joints maints personnages de marque de Roberval et d'ailleurs, qui accueillirent chaleureusement et de la façon la plus hospitalière, les délégués de Québec.

Chapdelaine, et de voir le Monument élevé sur les lieux par la Société des Arts, Sciences et Lettres.

La route est belle et tout le long du trajet, nous avons regardé, avec des yeux émerveillés, le panorama magnifique qui se déroulait malheureusement trop vite.

A Arvida, nous avons rendu hommages à la mémoire de Sir William Price, en versant une larme de sympathie sur le tombeau que lui ont élevé en cet endroit les membres de sa famille.

Les travaux gigantesques de la Chûte-à-Caron ont retenu quelque temps notre attention, puis à Jonquière, ville charmante, nous avons remarqué grand nombre de chômeurs, ce qui nous rappelait, pour un instant, les grands problèmes qui se débattent chez nous actuellement. Cependant, sans plus nous laisser distraire par des pensées qui auraient pu devenir tristes, nous filions de nouveau à travers cette région du Lac St-Jean où, en passant, nous voyions avec plaisir, ce qui est mieux, le "colon de bonne foi" qui travaille avec ardeur et confiance, qui, par son énergie, a réussi à vaincre les obstacles et à se créer un patrimoine, qu'il transmettra à ses descendants!...

A Mistassini, plaisir nouveau. Nous avons visité la Trappe, et la vue de ces moines travaillant et priant, a été pour nous une leçon de courage pour continuer, chacun dans sa sphère, le travail que la Providence nous a assigné. Ici, les dames éprouvèrent le seul contre-temps du voyage : — *il leur en faut toujours un*, — elles ne purent nous accompagner dans notre visite monastique. "Les hommes, s'écrièrent-elles, sont les mieux partagés." Et ce fut le seul murmure, car... elles, sont admirables!...

Péribonca! Pé-



M. le Commandeur J.-Eug. Corriveau et Mlle Eva Bouchard (Maria Chapdelaine), en avant du monument de Louis Hémon, à Péribonca, tout près de l'endroit où l'auteur du fameux roman passa plusieurs mois, chez Samuel Bédard.

ribonca! Notre cœur se gonfla et nous ne pûmes retenir notre enthousiasme en apercevant le mausolée érigé par la Société des Arts, Sciences et Lettres et qui est maintenant bien en vue, près du "Foyer Maria Chapdelaine", où nous fûmes cordialement reçu par Mademoiselle Eva Bouchard, l'héroïne de Louis Hémon. C'est qu'en effet, les sentiments des gens de Péribonca ont bien changé et nous étions heureux de le constater. Ils ont maintenant reconnu les bonnes intentions de Louis Hémon qui, en peignant ce coin du pays, a simplement voulu montrer le courage et le dévouement qui ont présidé à la colonisation de ces terres neuves. Son tableau en est un des premiers défricheurs, des précurseurs du progrès, dont jouissent actuellement les habitants de ces lieux. C'est un tableau d'un coin du pays et d'une classe seulement de la grande société, et pas la moins noble...

Mademoiselle Eva Bouchard (Maria Chapdelaine), l'an dernier, à notre humble suggestion, a été nommée, par la Société des Arts, Sciences et Lettres, la gardienne officielle du monument élevé à la mémoire de Louis Hémon. Elle s'acquitta avec vénération de sa tâche.

Nous sommes maintenant assurés que l'oeuvre de Louis Hémon, tout comme celle de notre Société, se continuera; que ce lieu deviendra, pour ainsi dire, un endroit de pèlerinage, pour les patriotes, et de curiosité bien placée pour les touristes.

C'est donc maintenant avec fierté que les gens de Péribonca parlent de Louis Hémon et de la société des Arts Sciences et Lettres, ainsi que de ses premiers officiers, qui conçurent l'idée de l'érection de ce monument, sur lequel nous avons déposé un baiser de paix!

Ayant éprouvé toute cette satisfaction et



Groupe d'excursionnistes faisant le tour du lac St-Jean, assemblés au pied du monument de Louis Hémon, érigé par la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec. Ce monument a été confié aux soins vigilants de Mlle Eva Bouchard. C'est aujourd'hui un endroit de pèlerinage patriotique très fréquenté des touristes.

doublé les liens d'amitiés et de fraternités qui nous unissaient déjà, nous avons salué et remercié sincèrement Mlle Eva Bouchard, puis, après une visite pieuse à l'église du village, nous avons quitté ce pays enchanteur pour nous diriger vers Dolbeau.

Dolbeau est une petite ville qui, tout à coup, surgit magiquement à travers ces centres de colonisation. Moderne et bien bâtie, elle offre au voyageur un lieu de repos et l'invite à la tranquillité bienfaisante. Aussi, nous nous y arrêtons. M. le Maire Vézina et Madame la Mairesse convient tous les visiteurs à un grand banquet à l'Hôtel de Dolbeau.

Cette délicate invitation réunit un grand nombre de convives, parmi lesquels nous remarquons les membres du Conseil de Ville de Chicoutimi, les membres de la faculté de Médecine et autres professions libérales, M. le Docteur Eugène Tremblay et Madame Tremblay, M. et Mme Murdock, M. et Mme A. Gagnon, M. le Docteur Potvin et Mme Potvin, M. et Mme J. Lessard, le Dr Gauthier et Mme Gauthier, le grand Bailli G. J. Ernest Côté et Mme Côté, M. l'abbé Ivânhoé Caron, chevalier-aumônier de l'Ordre du St-Sépulchre; le chancelier du corps consulaire de Québec et Madame J. E. Corriveau, MM. les Commandeurs et Chevaliers Albert Chrétien, A. Pettigrew, Fortunat Gingras, Jules Côté, Pierre Paradis, Chrysanthé Jobin, T. D. Dubue, Jos. Racine, E. Latour et leurs épouses, etc., etc.

Au dessert, M. le Maire de Chicoutimi, président, après avoir lui-même adressé des paroles heureuses à toute cette assemblée distinguée et l'avoir remer-

ciée, nous fit l'honneur de nous inviter à prendre la parole.

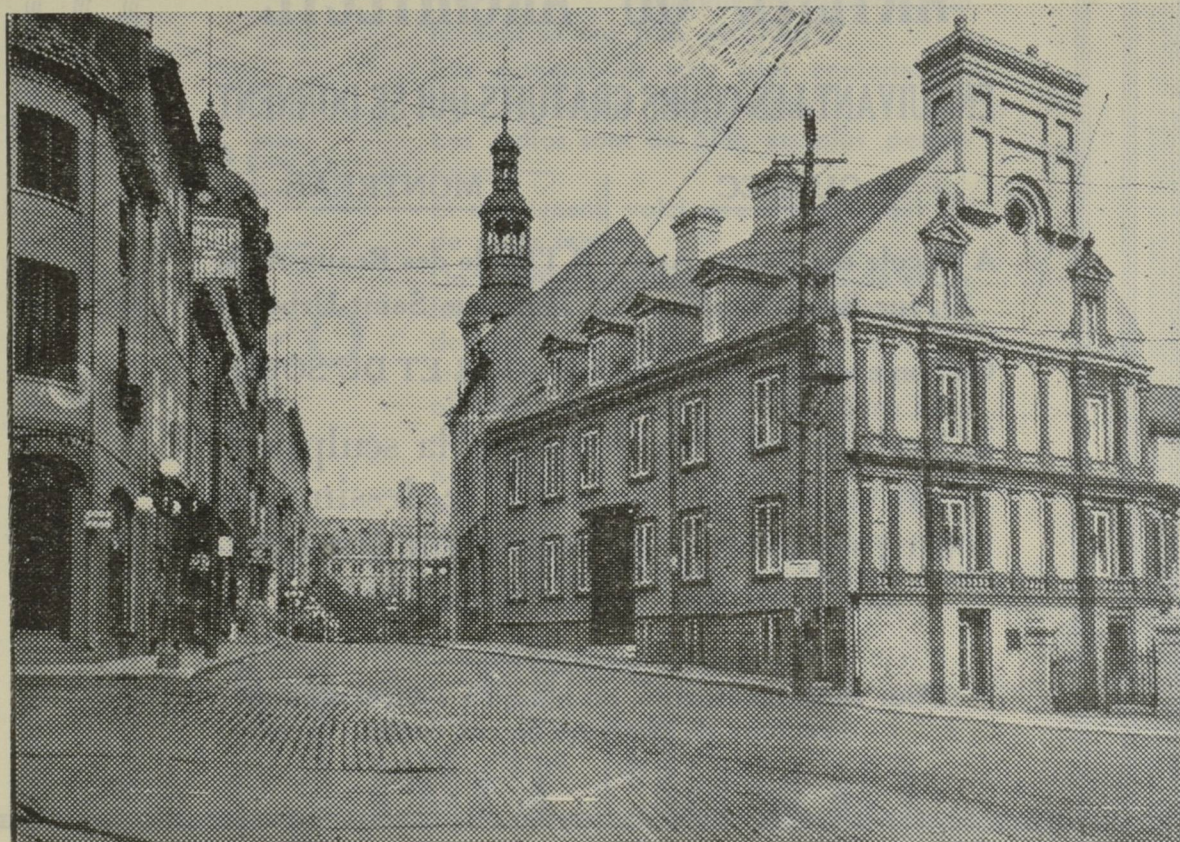
Saisissant l'occasion, nous avons dit aux organisateurs de ces fêtes qui, pendant notre séjour chez eux, nous avaient fait la vie si douce, toute notre joie de les avoir connus. Cette rencontre, nous l'espérons, aura pour effet de resserrer les liens d'amitié et de fraternité qui doivent ne jamais cesser d'unir les gens de Québec à ceux des belles régions de Chicoutimi et du Lac St-Jean. Et, en terminant, nous avons exprimé le vœu que les relations commerciales et financières, avec cette partie de notre Province, reprennent la direction de Québec, qui les a abandonnées à tort et perdues peut-être un peu par sa faute!...

En laissant Dolbeau, nous avons traversé Normandin, St-Félicien, Roberval, St-Jérôme, pour ensuite revenir à Chicoutimi, où nous attendait encore un groupe d'intimes, qui devaient nous choyer jusqu'au moment de notre retour vers la vieille capitale.

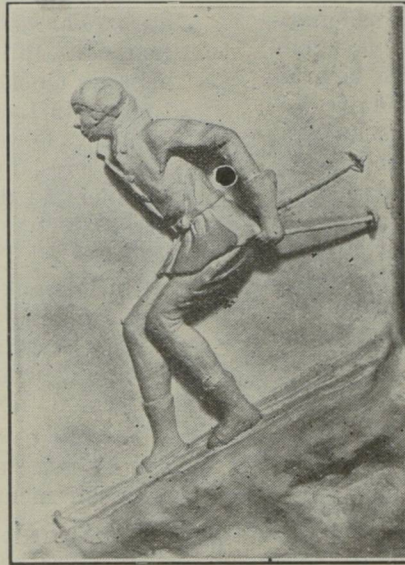
Et voilà ce que c'est que le "Tour du Lac St-Jean" et une visite au Saguenay, dans un récit exact, mais nécessairement écourté.

Nous garderons de cette randonnée dans une des plus belles parties de notre beau pays de Québec, un souvenir impérissable, aussi impérissable que notre reconnaissance à l'égard du Maire Vézina, de sa famille, et de nos autres amis de Chicoutimi qui, pendant trois jours délicieux, nous ont gâtés, et de la façon la plus agréable qui soit au monde!...

LE VIEUX QUEBEC QUI S'EN VA



Au premier plan, le presbytère de Notre-Dame de Québec, une relique bien caractéristique, que la pioche du démolisseur vient de faire disparaître, grâce à l'esprit de vandalisme de notre éclectique éditité et au patriotisme somnifère de notre vigilante Commission de Conservation. Et cela, dit-on, pour permettre l'élargissement de la rue Buade, afin que demain, deux rangées d'autos, en face de certains éta-blisement de frais débarqués, l'obstruent davantage. Et dire qu'en face de ces muffleries répétées, rappelez-vous la porte St-Jean, les Québécois roupillent béatement.



**POURQUOI NE PAS DEVENIR
ARTISTE OU ARCHITECTE**

EN SUIVANT LES COURS GRATUITS QUI SE DONNENT

A QUEBEC

A l'Ecole des Beaux-Arts,
37, rue Saint-Joachim.

A MONTREAL

A l'Ecole des Beaux-Arts,
3450, rue Saint-Urbain.

Où l'on enseigne (COURS DU JOUR ET DU SOIR):

L'Architecture, la peinture, la sculpture,
la gravure, l'art décoratif. le dessin sous
toutes ses formes, de même que les sciences
appliquées à l'architecture.

—————
Pour renseignements, on n'a qu'à s'adresser au
directeur de chacune de ces écoles.



Pour le fumeur
un plaisir

NOUVEAU

CHAQUE année, chaque
jour, nous apporte de
nouvelles découvertes qui

rendent la vie plus agréable.

Les automobiles sont plus confortables,
plus gracieuses, plus rapides—

Les radios sont de plus en plus perfec-
tionnés—

Et maintenant, voici une cigarette qui est
de notre temps!

Un minutieux mélange de tabacs de choix
lui donne un arôme plus captivant, une
douceur plus légère, une saveur déli-
cieusement différente—c'est une cigarette
plus fine, qui apporte au fumeur une nou-
velle mesure de satisfaction.

Rappelez-vous du nom — MASTER
MASON — Le prix, 25c pour 20 —
Achetez-les aujourd'hui même pour votre
plus grande satisfaction — Exigez le petit
paquet rouge.

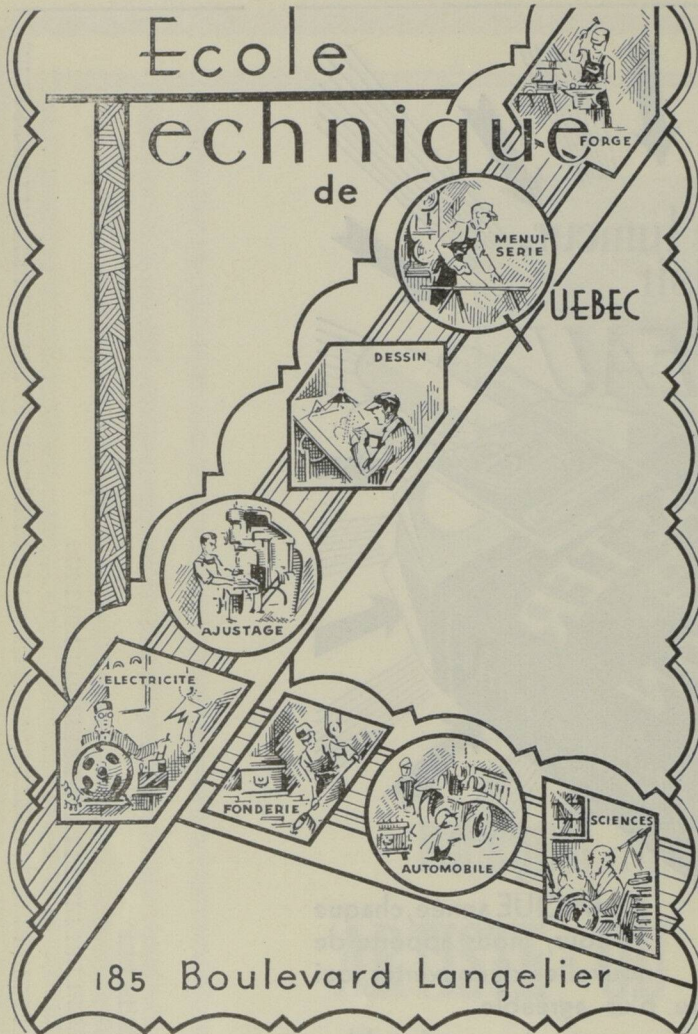
25^c

pour

20

cigarettes
Master Mason

Les paquets contiennent des coupons échangeables pour une grande variété de primes attrayantes et utiles



ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC
BOULEVARD LANGELIER
QUÉBEC

Fondation du Gouvernement Provincial

ENSEIGNEMENT THEORIQUE

Dessin — Mathématiques — Sciences

ENTRAINEMENT MANUEL

Mécanique d'automobile et d'ajustage.
 — Forge. — Fonderie. — Menuiserie.
 — Modèlerie. — Electricité.

DIPLOME OFFICIEL

Des bourses sont accordées aux élèves
 méritants.

Prospectus sur demande.

La Cie F. X. Drolet
Québec

INGENIEURS-MECANICIENS

— et —

FONDEURS

Spécialités:

Ascenseurs Modernes — Bornes-
 Fontaines — Soudure Électrique

206, RUE DU PONT, - Tél.: 2-6030

LA CAISSE D'ÉCONOMIE

de NOTRE-DAME de QUÉBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne
 à la Caisse d'Économie.

L'on ne saurait trop recommander l'impor-
 tance de l'épargne régulière, qui seule conduit
 à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit
 pour vos économies.

La seule Banque d'Épargne à QUÉBEC

Tél.: ATELIER 2-8715

Une visite est sollicitée

JOSEPH HEBERT

ELECTRICIEN LICENCIÉ

Ferblantier, Plombier, Electricien-Licencié

Poseur d'Appareils à Eau Chaude

45, RUE DU PONT,

— QUEBEC.

Fondée en 1872

O. Chalifour Inc.

Bois et Menuiserie de Qualité

126, rue Prince-Edouard,

— — QUEBEC.

Bureau, Tél.: 2-4576

Résidence, Tél.: 9838

J.-F. TASCHEREAU

IMPRIMEUR-PAPETIER

12, St-Nicolas,

— QUEBEC

(Pied de la Côte du Palais)

CONNAISSONS NOTRE PROVINCE

La province de Québec possède un admirable réseau routier qui couvre son territoire entier et réunit entre elles ses régions les plus éloignées.

Il n'y a pas de raison d'aller chercher ailleurs ce que l'on trouve en si grande abondance chez nous.

Désirez-vous visiter les endroits historiques les plus célèbres du pays, les centres industriels et commerciaux les plus importants, les plages les plus populaires? Des routes modernes et parfaitement entretenues vous y conduiront. Tous les goûts, si difficiles soient-ils, peuvent être satisfaits, car les routes tour à tour côtoient la mer, traversant les forêts, escaladant les montagnes, contournent les lacs, longent les rivières et courent à travers les plaines, au milieu de paysages d'un grandiose beauté, dont la diversité même empêche qu'ils ne deviennent monotones.

Pour vous aider à préparer d'agréables excursions à travers la province, le BUREAU PROVINCIAL DU TOURISME vous adressera gratuitement, sur demande, sa carte routière et touristique et il vous donnera avec plaisir les renseignements additionnels dont vous pourrez avoir besoin. Le Ministère de la Voirie et des Mines vient de publier, sous le titre de "SUR LES ROUTES DE QUÉBEC", un guide complet des routes de la province.

"SUR LES ROUTES DE QUÉBEC"

Un Guide Indispensable

Le Ministère de la Voirie et des Mines vient de publier, sous le titre de "SUR LES ROUTES DE QUÉBEC", un guide complet des routes de la province.

Cet indispensable auxiliaire du touriste forme un volume de près de 900 pages. Il contient une description générale de la province, une description détaillée de cinquante-et-une routes. Chaque description formant un chapitre, une carte générale, 76 cartes de sections de routes et 33 cartes d'entrées et de sorties de villes, un chapitre de renseignements généraux sur les règlements de circulation, de douanes, de chasse, de pêche, etc., et est complété par 325 photographies des principaux points de la province.

Tous les automobilistes qui veulent se renseigner sur les endroits qu'ils visitent, ou se documenter sur la province, se doivent de se procurer ce volume.

**EDITIONS FRANÇAISE ET ANGLAISE EN VENTE
AU PRIX DE \$2.00, PORT PAYE, AU MINISTÈRE DE
LA VOIRIE, A QUÉBEC, ET AU BUREAU DE LA
VOIRIE, A MONTREAL, 96, RUE ST-JACQUES EST,
AINSI QUE DANS LES PRINCIPALES LIBRAIRIES.**

Ministère de la Voirie et des Mines

HOTEL DU GOUVERNEMENT

QUÉBEC

Hon. J. E. PERREAULT,
Ministre.

Arthur BERGERON,
Secrétaire.

J. L. BOULANGER,
Sous-Ministre.

Plusieurs recettes sont publiées dans ce magazine pour desserts, et la manière facile de préparer les mets délicieux en employant les essences "SUPREME".



ESSENCES SUPREME

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE
Employez les Essences "SUPREME" DANS LE :
Sirop, Sucre à la crème, Blanc Manger,
Gâteaux, Gelées, Crème Glacée,
Les Essences "SUPREME" Entr. Québec.
Fabriquées par :



Avec l'essence d'érable "SUPREME" vous ferez un sirop de table délicieux, équivalent sinon meilleur au vrai sirop d'érable et à un prix très économique.